

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

SOMMAIRE :

	Page
JEAN DUPERTUIS..... André Gide.....	333
ETIENNE DRIOTON... Le Caire à l'Époque Pharaonique ...	341
JULIEN BENDA Gloire au Public	345
MAHMOUD TEYMOUR. Le Nouveau Pharaon.....	348
ROBERT SABATIER ... Poèmes	358
F. ABOU-KHATER ... Le Sultan Baibars.....	363
RENÉ SUDRE..... Les Aventures de l'Electron	387

ÉCRIVAINS D'EGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

A. PAPADOPOULO . . . Art Egyptien.....	392
N. BALADI..... La Faiblesse d'Aimer	408

rdc

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE
DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT

*au service des Echanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*

NOTRE PROGRAMME :

★ Faire connaître au public international les principales œuvres contemporaines ou classiques de langue arabe.

★ *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

★ Publier toutes les contributions importantes à l'étude de l'Histoire et de la Civilisation Orientales, qu'elles soient dues à des spécialistes d'Europe ou d'Egypte et d'Orient.

★ *Permettre aux écrivains d'Egypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

★ Tenir les milieux cultivés d'Egypte et d'Orient au courant des tendances intellectuelles et des principales réalisations artistiques d'Occident.

GREEN'S COMMERCIAL AGENCIES

(J. GREEN & Co.)

LE CAIRE

Tel. 79948

B.P. 600 — C.R.C. 25998



ALEXANDRIE

Tel. 28666

B.P. 1867 — A.R.C. 17262

PRINCIPAUX FOURNISSEURS DES UNIVERSITES ET
ADMINISTRATIONS GOUVERNEMENTALES en articles
PHOTOGRAPHIQUES — CINEMATOGRAPHIQUES
OPTIQUES

comprenant

Cameras, films, papiers, appareils photographiques
et cinématographiques de développement pour
Studios, appareils de reproduction « Ruthurstat »
installations pour microfilms, produits optiques.

APPAREILS ET INSTRUMENTS ELECTRIQUES
INSTALLATIONS CINEMATOGRAPHIQUES
INSTALLATIONS ELECTRONIQUES

et compris

Postes radiophoniques récepteurs et transmetteurs,
téléphones, réseaux téléphoniques internes, amplifi-
cateurs de son, microphones, hauts-parleurs, cables,
etc., etc.

SUR DEMANDE

Démonstrations et plus amples renseignements.

*Le tout
sous le contrôle d'un
département technique
spécialisé*

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.275.000.000 Francs

SIÈGE SOCIAL: 96, Boulevard Haussmann
PARIS (8^{me})

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPETE, NOUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

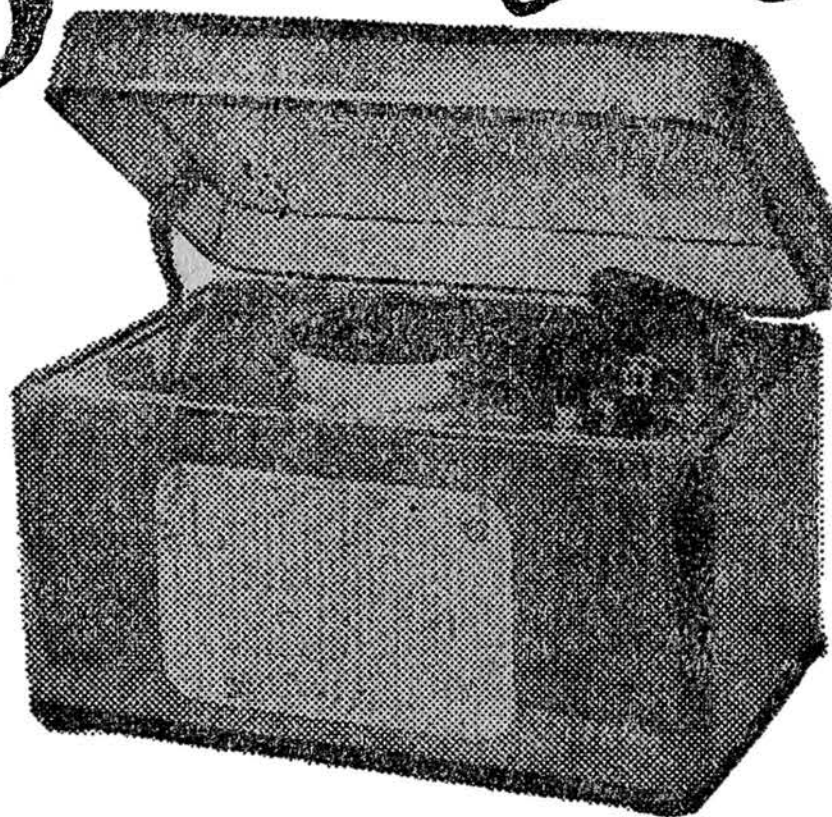
BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la **DIVISION "ELECTRONIQUE"**
des **ATELIERS DE CONSTRUCTIONS**
ELECTRIQUES DE CHARLEROI
SOCIETE ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Carré

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES DE PAQUEBOTS

ET NAVIRES DE CHARGE



REPRESENTATION EN EGYPTE



ALEXANDRIE

Marchandises : Khédivial Mail Line — — Tél. 20824

Marchandises : Sté. Misr de Navigation

Maritime — — — — Tél. 28705

LE CAIRE

Passages : Khédivial Mail Line — — Tél. 46322

Passages : Sté Misr de Navigation

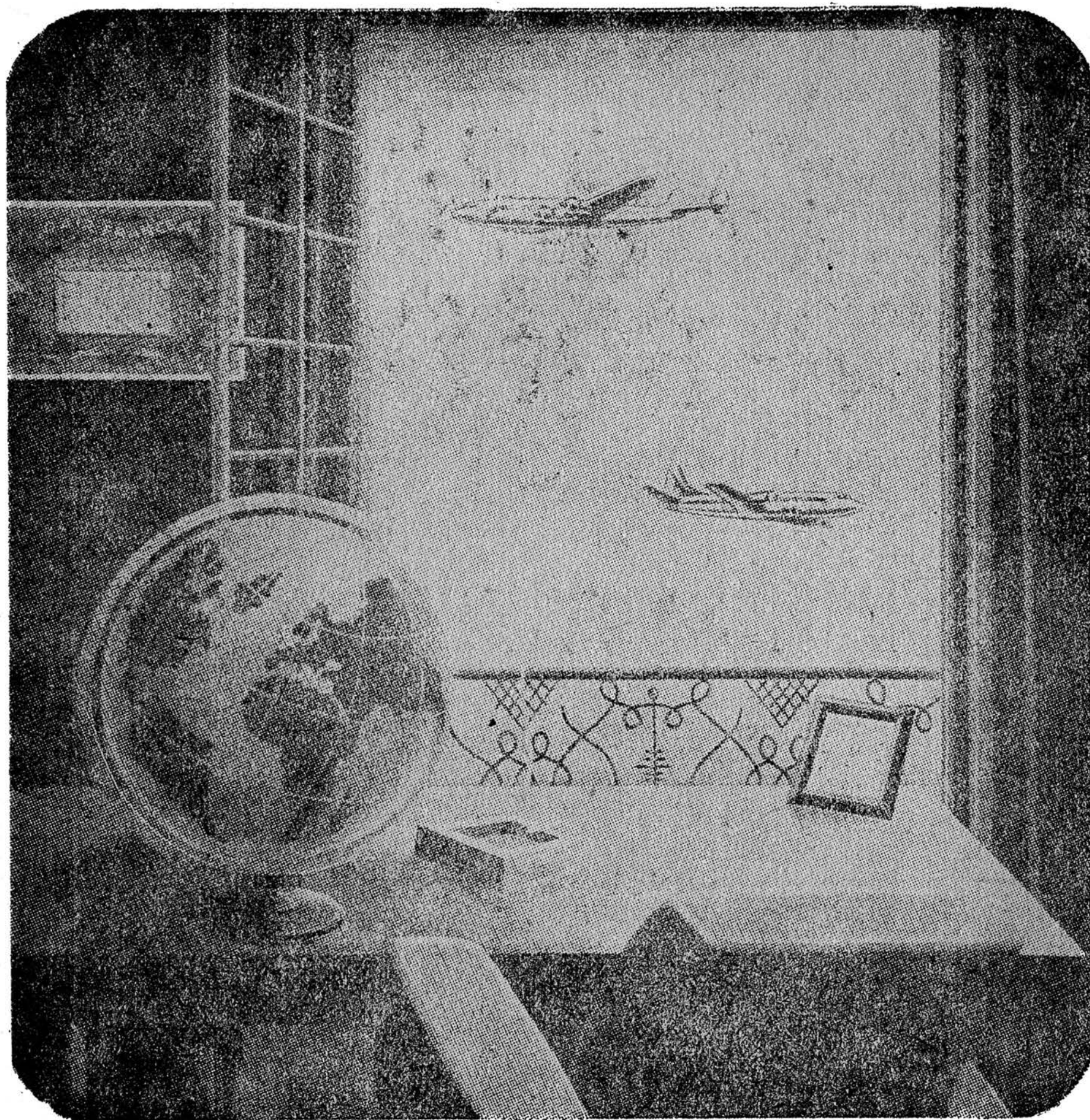
Maritime (c/o Banque Misr) Tél. 78295

ZONE DU CANAL

Port Said
Suez

Messrs. Worms & Co.

Tél. 8671 à 8676
Tél. 36



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



• Alexandrie : 3, rue Fouad Ier -- Tél. 21257

Direction régionale et Aérogare -- Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670

EN TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
Vol. XXVI No. 139

AVRIL 1951

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

ANDRÉ GIDE...

...OU DE LA FIDÉLITÉ A SOI-MÊME

Assouan, le 22 Février, 1951. Je viens d'apprendre par les journaux le décès de l'auteur d' « *Amyntas* »....et, dans le recueillement, je voudrais, ce soir, en pensant aux aimables visites qu'il me fit ici même, en 1946, lier ma gerbe de souvenirs.

André Gide.... Je l'entends encore monter d'un pas léger, malgré ses 77 ans, mon rude escalier de bois, jusqu'au deuxième étage. Et c'était toujours à la même heure, comme si le caractérisait la même ponctualité dans ses travaux et ses loisirs. « Je reviens de l'île Eléphantine », me disait-il, en la voyant de mon balcon s'éteindre aux dernières lueurs du couchant — masse allongée d'un noir violacé, sous un ciel presque vert, à certaines places, et strié de nuages très minces qu'éclairait encore le soleil, disparu derrière les falaises. « Oui, j'en conviens », me dit Gide, « c'est à peu près cela qu'a noté Loti, dans sa « *Mort de Philae* », mais le ciel d'Assouan, à cette heure, n'est-il pas trop beau — trop pur — ah ! combien — pour le surcharger de littérature ? »

Dans mon petit studio où il s'était débarrassé de sa longue cape de laine et de ses deux écharpes aux tons neutres, d'un goût très sûr, il feuilletait ma collection hors-commerce de la Guilde du Livre, écrivait

dans son carnet quelques notes pendant que tournait un disque qui l'enchantait : la cantate 159 de Bach. « Quelle tranquillité chez vous, lieu de refuge », avouait-il, « loin des tracas qu'on m'inflige à l'hôtel : regards gênants, fixés sur moi, questions indiscretes, demandes d'autographes, interviews auxquels je me refuse ». Parfois, il me posait des « colles », littéraires, ne fût-ce que pour s'amuser de mon air pantois ! Que ne m'a-t-il pas fait deviner ou même calculer — énigmes, rébus, casse-tête — comme si nous devions composer ensemble un almanach ! « Et ce bout de carton bleu », lui demandai-je, « qui sort de votre poche, toute gonflée de je ne sais quoi ? »

— C'est une girouette que j'ai confectionnée moi-même. Et, tenez, ces petits gobelets, ce foulard, ces billes....

— Pour des tours de passe-passe que vous destinez aux enfants d'Eléphantine ?

— Oui. Et, la séance terminée, combien me plaît leur appellation de « bon diable », dont ils me gratifient en m'offrant quelques fleurs.

Puis, passant soudain du plaisant au sévère — avec Gide, il fallait s'attendre à ces volte-face — il m'entretenait d'un article de lui, paru dans l'«*Arche*» (Décembre 1945), sur les dernières paroles du Christ... « Que pensez-vous de celle-ci », me dit-il, soucieux : « Mon Dieu, pourquoi m'avoir abandonné ? » Et, le sentant préoccupé, je lui répondis qu'aux longues souffrances physiques d'un crucifié devaient s'ajouter des défaillances morales ; d'autre part, la dernière parole de Jésus, sur la croix : « Je remets mon esprit entre Vos mains » semblait rétablir la confiance totale. « Quoi qu'il en soit », ajoutai-je, « de telles questions relèvent, à mon avis, d'une minutieuse critique des textes — exégèse philologique des évangiles — (je

voyais Gide sourciller) plutôt que des considérations toutes gratuites de certains moralistes ou hommes de lettres ». Et, cette fois, la pierre était tombée dans son jardin !

Le plus souvent, nous parlions à bâtons rompus des écrivains que nous avons connus personnellement — et aimés — l'un et l'autre : Péguy, Max Jacob, Tagore, Romain Rolland. Il tenait sur Ramuz, encore vivant, en 1946, des propos d'une pénétration rare et, songeant à l'ambiance de sérénité qu'avait su créer autour de lui le romancier vaudois, avec quelle satisfaction il eût vu naître un livre intitulé « *Ramuz intime* ».

A propos de son adaptation au théâtre du « *Procès* », de Kafka — dont il corrigeait ici les épreuves — je l'entends encore me parler, de sa voix grave, avec une chaude sympathie, de ce livre étrange, traduit en français par Vialatte et qui, sur la scène, grâce au talent de Barrault, a pris substance et visage. « Œuvre de cauchemar », hasardais-je. « Où frémit l'angoisse de l'époque », rétorqua Gide. Et le voilà lancé dans une péroraison, sans éloquence, d'ailleurs, sorte de définition, en traits précis de notre temps, avec ses déficits et ses zones moins sombres. Ainsi le voyait, lors de sa dernière visite, cet écrivain si discuté, dont l'individualisme apparent n'était pas — comme on l'a dit — dépourvu de tout altruisme. Et combien gagnait à être connu de près cet homme aux attentions charmantes, infiniment plus simple et plus solidaire que ne l'ont montré maints critiques.

Était-ce bien là, pensais-je, après son départ, celui que la littérature « engagée » accusait d'aboutir à une morale fuyante, en constant « devenir » se refusant, en effet, à stabiliser une actualité appelée elle-même à évoluer ? Était-ce là celui que d'autres accu-

saient de vouloir « s'accomplir », disaient-ils, en dehors de la norme traditionnelle soucieux, en effet, de garder intactes ses « disponibilités », en face des conventions ou préjugés de la morale courante ? Oui, c'était bien une parfaite sincérité à l'égard de soi-même qui caractérisait un tel homme, si sensible à certaines anxiétés — certaines perplexités — que jamais il n'aurait accepté de perdre de vue (1).

*
* *

André Gide avait vingt-deux ans et venait de publier ses « *Cahiers d'André Walter* » quand Remy de Gourmont écrivit sur lui : « C'est un esprit romanesque et philosophique, de la lignée de Goethe ; une de ces années, il reconnaîtra l'impuissance de la pensée sur la marche des choses — son inutilité sociale — puis l'indignation lui viendra ou la déception, et il se réveillera, un jour, armé de l'ironie : cela complète singulièrement un écrivain : c'est le coefficient de sa valeur d'âme ». Jugement quasi prophétique, contenant déjà en virtualité la naissance des « *Soties* » — « *Prométhée mal enchaîné* », « *Caves du Vatican* », « *École des Femmes* » — où Gide, passant de la malice à la satire, s'en prend à certain « conformisme » bourgeois, responsable, selon lui, de tant de vies manquées, comme celle d'Hubert, par exemple, qui se croit un « homme utile », ou celle du « bien pensant » Amédée Fleurissoire (1). Et encore de Gourmont, si

(1) « Chacun de mes livres a été jusqu'à présent — note-t-il en 1932 — la mise en valeur d'une incertitude ».

(2) victime de Lafcadio, incarnant soi-disant la liberté morale complète.

perspicace, ces autres lignes, à propos de l'analyse de soi qu'il voyait déjà s'esquisser au début de l'œuvre gidienne : « Par combinaisons inconscientes d'une occulte chimie, ces sensations que l'on trouve en soi-même, venues de l'immédiat ou d'un lointain jadis, se transforment, se multiplient en idées » « Alors on raconte, non pas des anecdotes, mais sa propre anecdote à soi, la seule que l'on dise bien et que l'on puisse redire bien, plusieurs fois, si l'on a du talent et le don de varier les apparences ». Et l'étonnant, c'est que Gide ait conquis une aussi large et vaste « audience », presque universelle, en se racontant sans cesse — se penchant sur la même image du monde, réfractée à travers sa propre sensibilité. « Que le livre sitôt conçu », écrit-il, « dispose de moi tout entier, et que pour lui tout en moi, jusqu'au plus profond de moi, s'instrumente ! Je n'ai plus d'autre personnalité que celle qui convient à cette œuvre — objective ? subjective ? Ces mots perdent ici tout leur sens, car s'il m'arrive de peindre d'après moi (et parfois il me paraît qu'il ne se peut d'autre exacte peinture), c'est que d'abord j'ai commencé par devenir celui-là même que je voulais peindre ». Et, en effet, n'a-t-il pas été Ménalque, Michel, Edouard et Robert, Alissa et Marceline, Lafcadio des « *Caves du Vatican* », l'enfant prodigue, le pasteur de La Brévine, dans la « *Symphonie Pastorale* » ? Quant aux « *Souvenirs de la Cour d'assises* », « *Retour de l'U.R.S.S.* », « *Voyage au Congo* », où Gide, attentif aux contradictions de son temps, a su plus d'une fois sortir de soi-même, s'intéressant à certains problèmes, dénonçant même certains abus, jamais ces prises de contact momentanées avec l'« événement » ne l'ont éloigné de sa préoccupation constante, qui était d'atteindre à la pleine conscience de soi en se sentant différent des autres.

Cinquante années durant, André Gide, fidèle à lui-même, aura cultivé cette différence avec une singulière complaisance — allant du simple don de soi aux exigences qu'il s'était imposées d'un humanisme très surveillé. Et c'est dans son « *Journal* » — peut-être son chef-d'œuvre — qu'au moyen de feintes renouvelées l'agilité de l'esprit s'emploie le mieux, chez lui, à donner le change sur l'uniformité de la démarche. Avec quelle lucidité, rarement douloureuse, cependant, il s'y laisse voir jusqu'au fond de son être, tirant de la juste connaissance d'autrui un sens si aigu de sa dissemblance qu'il s'efforça de l'atténuer dans sa recherche d'une commune façon de sentir. Et cela, tout en gardant les distances, c'est-à-dire en maintenant, par l'ambiguïté de sa pensée inquiète, une marge de solitude.

Écoutons-le plutôt, comme naguère ici.... J'ai soif de citations, ce soir, et non de commentaires. « Rien ne se tient ni n'est sûr dans ma vie », est-il écrit ça et là dans ses notes. « Tour à tour, je ressemble et diffère, et dans ce balancement même, je sens que mon destin s'accomplit » « Comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes — le meilleur et le pire — n'amenât point tant de souffrance qu'une intensification pathétique du sentiment de l'existence de la vie ». « Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté ; mais perplexe — car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être ; cet état de dialogue qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire ».

Et je comprends alors que, sentimentalement dévié, à ses heures, se plaisant à concilier en lui des

émotions contraires, le narrateur de l' « *Immoraliste* » ne paraisse nullement insensible à certains scrupules, d'ordre moral, abordés par lui sans détours, ou, dans ses « *Nourritures terrestres* », que par delà les caprices de l'imagination, les plaisirs des sens et les joies de l'esprit, il n'ait pas manqué d'évoquer, sur le mode lyrique, la présence souhaitable de Dieu.

Oui, je comprends, sans toujours l'admettre, que dans la « *Porte Etroite* » le personnage d'Alissa, par qui l'auteur s'exprime, ait préféré à la poursuite d'un amour pourtant partagé le perfectionnement de sa vie intérieure, ou que dans l' « *Immoraliste* », au contraire, la douce ivresse d'une amitié amoureuse ... particulière se soit substituée à l'émotivité religieuse.

Sans doute est-ce une telle dualité dans le comportement et l'interprétation de soi-même — mouvement d'oscillation, perpétuel chez Gide — interpénétration toute humaine, en somme, des éléments sensoriels et spirituels de notre être — que certains critiques ont confondue avec cette « mystique de l'instant » — joie du moment — et cette « angoisse de choisir » dont a parlé l'écrivain. Et c'est à ce propos qu'on eût pu l'accuser de dilettantisme, comme si à ne rien refuser on risquait de ne rien accepter !

En outre, cette perplexité propre à André Gide — il en a finement orchestré son œuvre de romancier — lui aura aussi permis, comme pour réagir contre le faux dogmatisme de son temps, de baser sur sa découverte de lui-même cette morale personnelle de circonspection qu'on lui reproche aujourd'hui — d'un individualisme qui l'éloigne peut être par trop de la réalité sociale et de l'action collective.

Il n'en reste pas moins, en face des problèmes actuels, que même dépassée — d'autres diront démodée — l'œuvre gidienne, prise dans son ensemble, et dont

on ne peut nier l'authenticité, demeure encore, comme au premier jour, d'une lecture agréable, ne serait-ce que par les modulations si variées de son style, d'une résonance toute intérieure. « Moins peintre que musicien », est-il écrit dans le « *Journal* », « c'est le mouvement, de préférence à la couleur, que je souhaitais à ma phrase. Je voulais qu'elle suivît fidèlement les palpitations de mon cœur ».

Et n'est-ce pas la figure même de cette œuvre — sa valeur d'art et sa valeur humaine — qui lui assure les meilleures chances de survie ?

JEAN DUPERTUIS



LE CAIRE

A L'EPOQUE PHARAONIQUE

Le site même de la capitale actuelle de l'Egypte ne présente aucun vestige de l'antiquité pharaonique. Seuls ses quartiers extérieurs ont gardé des traces de la plus ancienne histoire du pays.

Il est pourtant effectivement question de la plaine où s'élève aujourd'hui le Caire dans un vieux texte qui remonte au XXe siècle avant notre ère, le Conte de Sinouhé. Le héros, ayant surpris sans le vouloir un dangereux secret d'Etat, quitte brusquement l'armée qui guerroyait en Libye et il prend la fuite vers l'Asie. Il passe le Nil à hauteur du village actuel d'Em-baba et il traverse là toute la vallée, pour aller rejoindre la lisière du désert arabe, en contournant la Montagne Rouge, le Gebel el-Ahmar d'aujourd'hui, au nord du Mokattam. On devine à travers ce récit que, vers 1970 avant notre ère, cet emplacement, qui est exactement celui du Caire, ne différait en rien des autres parties purement agricoles de l'Egypte avec leurs immenses champs de blé et de lin, leurs bouquets de palmiers et sans doute leurs pauvres villages juchés sur des buttes de décombres. Toute cette plaine devait encore rester telle quelle pendant près de trois mille ans encore, jusqu'au moment où le général Gohar y jettera, en 969 de notre ère, les fondations de la nouvelle capitale de l'Egypte conquise par les Arabes.

Ce territoire était la banlieue, trop proche pour que sa population n'en subît pas l'attraction mais en

même temps trop éloignée pour profiter de leur développement, de deux villes célèbres entre toutes de l'Égypte ancienne, Héliopolis et Memphis. La rive droite du Nil y dépendait d'Héliopolis ; la gauche avait en arrière-plan le prolongement extrême vers le nord de la nécropole memphite sur le plateau de Giza.

L'emplacement du Vieux-Caire actuel, en face de la pointe sud de l'île de Rôda, était dans l'antiquité l'objet d'une légende mythologique : les partisans d'Horus, disait-on, y avaient infligé à ceux de Typhon une défaite définitive en bataille rangée. Le nom de Kherâha, ou « Champ de Bataille » était censé en perpétuer le souvenir. Les modernes pensent que ce vocable conservait en réalité la mémoire du combat décisif qui, vers 3200 avant notre ère, avait brisé la résistance du Royaume du Nord et ouvert aux troupes du Sud la conquête du Delta sous la conduite du plus ou moins légendaire Menès.

L'extrémité méridionale de l'île de Rôda portait un nilomètre fameux, prédécesseur de celui du calife Souleimân récemment restauré, rattaché à Héliopolis, car il se trouvait aux confins de son territoire. En face de ce nilomètre, sur la rive droite du Nil, le bourg de Kherâha était relié à Héliopolis par une route utilisée pour le trafic avec Memphis. Cette voie était contrôlée, aux approches du Nil, par une forteresse. Ce fut à cet endroit que les Romains édifièrent la puissante citadelle, cantonnement d'une légion, dont les remparts et les tours se voient encore en grande partie dans le Vieux-Caire, la Babylone d'Égypte, qui devint le siège d'un évêché à l'époque chrétienne. Son nom, inattendu dans ces parages, apporte un témoignage de plus à la manie qu'eurent les premiers Grecs qui séjournèrent en Égypte de retrouver, dans les noms de villes égyptiennes de consonnance approchante, celui des villes

qu'ils connaissaient ailleurs. De même que Taêpe devint pour eux Thèbes et Abôd Abydos, ils transformèrent Pihâpinôn, « le Nilomètre d'On (Héliopolis) », en Babylone. La légende postérieure, recueillie par Diodore de Sicile (1, 56), que cette forteresse aurait été construite par des captifs babyloniens révoltés contre le fabuleux Sésoôsis, est purement factice.

A une autre extrémité de sa banlieue, du côté de l'ouest, le Caire est en contact avec la plus célèbre des nécropoles de l'âge memphite, celle des grands rois de la IV^e dynastie. J'ai nommé les pyramides de Gîza et le Sphinx.

Pour saisir la majesté de cet ensemble unique au monde, il est nécessaire de renoncer à la route asphaltée qui vient buter platement contre la Grande Pyramide et aborde le Sphinx par la croupe. Il faut y accéder de face, comme les anciens Egyptiens qui venaient de Memphis, située à quelque vingt kilomètres au sud, en passant par le village actuel de Nazlet el-Sammân. On débouche alors sur une esplanade d'où l'on embrasse d'un coup d'œil, surtout dans la lumière du matin, un des panoramas monumentaux les plus magnifiques de l'ancienne Egypte.

Le Sphinx en occupe le centre. Son effigie colossale, de vingt mètres de hauteur sur cinquante-sept de longueur, taillée en plein roc, domine de son buste altier les ruines, en blocs cyclopéens, d'un temple placé devant lui. A droite, une falaise rocheuse percée de tombeaux sert de piédestal à la masse imposante, haute de cent trente-sept mètres, de la pyramide de Chéops, posée en retrait. Celle de Chéphrên sert d'arrière-plan au Sphinx. Son temple d'accueil, qui vit célébrer les rites de l'embaumement du roi et par la suite les fêtes anniversaires, s'aligne au sud sur celui du Sphinx, dont, à l'usage des touristes, il a depuis longtemps

usurpé le nom. Une voie de cinq mètres de longueur, planée dans le roc vif, s'en détache à droite et monte obliquement vers la pyramide de Chéphrên. L'œil la suit jusqu'aux ruines du temple funéraire qui s'adossait à sa face orientale. La pyramide de Mycérinus est hors d'horizon. On comprend ainsi pourquoi, sur une petite stèle de la XVIII^e dynastie récemment découverte aux environs du Sphinx, deux pyramides seulement sont figurées derrière lui. Le panorama sacré des pèlerins antiques, celui que le visiteur moderne retrouve au point de vue que nous lui indiquons, n'en comportait pas d'autre.

Une douzaine de siècles après leur construction, sous la XVIII^e dynastie, les monuments du plateau de Gîza étaient déjà, sinon aussi dégradés, du moins aussi laissés à l'abandon qu'ils l'étaient naguère. Ils n'étaient déjà plus, pour les habitants de Memphis, qu'un but d'excursions, comme ils le sont de temps immémorial pour les habitants du Caire. La grande stèle récemment découverte, relevée dans l'édicule en ruine au nord-est du Sphinx, raconte comment l'endroit était une des promenades favorites du futur Aménophis II (1450-1425 av. J.-C.), qui s'y reposait et laissait souffler ses chevaux avant de rentrer à Memphis. Son fils Thoutmosis IV (1425-1405 av. J.-C.) y venait, étant prince, chasser le lion. Un jour qu'il s'était endormi, pour la sieste, à l'ombre du Sphinx ensablé alors jusqu'au cou, le dieu Harmakhis, dont on pensait alors que c'était l'image, lui apparut en songe et lui promit la royauté en l'adjurant de le délivrer de son linceul de sable. Une stèle de granit, qu'on peut encore voir entre les pattes du Sphinx, la « Stèle du Songe », relate l'épisode. Elle perpétue jusqu'à nos jours le témoignage de la fidélité du roi à exaucer le vœu de son insigne bienfaiteur.

GLOIRE AU PUBLIC !

Je n'apprends pas à mes lecteurs qu'il existe aujourd'hui une école qui, en fait de poésie, voire de littérature, veut qu'elles consistent en une suite de mots sans lien entre eux, un lien étant un élément intellectuel, introduit arbitrairement dans le réel, et cette école voulant que la littérature soit la réalité, la « surréalité ». Ce qu'elle exprime encore en ordonnant que le poète donne ses sentiments eux-mêmes, non une idée de ses sentiments; que, par suite, la poésie ne soit accessible qu'à son auteur et à quelques sensibilités homogènes à la sienne, qu'elle ignore tout caractère d'universalisme.

Les apôtres de cette doctrine et leurs adeptes ne s'aperçoivent peut-être pas que, alors qu'ils croient conduire l'humanité vers un surcroît d'évolution, ils la ramènent à un stade infantile. La désignation des objets hors de tout rapport entre eux est le mode d'expression de l'humanité primitive (c'est aussi celui de l'enfant) et le genre humain a mis des siècles et des siècles à s'élever au langage organisé. On sait le dyptique de Lamartine :

*Des milliers d'univers ont accompli leurs phases
Entre la pensée et le mot.*

L'école ici en cause veut supprimer ces phases et nous rendre la saveur des âges préhistoriques. Aussi bien, le sens du seul individuel est-il le propre du primitif (également de l'enfant) et le sentiment de l'universel le fruit d'une évolution multiséculaire. Qu'on relise

l'ouvrage classique de Lévy-Bruhl : *Les fonctions mentales chez les sociétés inférieures* ; on sera frappé de leur ressemblance avec les modes mentaux que préconise une poésie contemporaine (1). Notons toutefois une profonde différence : l'adoption de ces modes est, chez le primitif, inconsciente et naïve ; elle est, chez nos modernes, l'effet d'une volonté délibérée et le signe d'une époque qui, n'étant plus accessible aux joies naturelles de l'adulte, en cherche d'artificielles. C'est un trait bien classé des âges de décadence que des hommes hyperévolués entendent s'y faire des âmes de nourrisson (2).

*
**

Ce caractère qu'ont les théories « avancées » de ramener l'espèce humaine à un stade primitif et de lui faire perdre l'acquisition de milliers de siècles paraît encore en fait de peinture. Là encore, nous avons aujourd'hui des modes de perception dont l'acquisition nous a demandé des milliers de siècles ; par exemple le sens de l'extériorité mutuelle des objets (3) de leur hiérarchie les uns par rapport aux autres (la perspective), de leur volume. Or toute une école moderne enseigne l'absolu mépris de ces modes de vision,

(1) Le professeur Pelseneer, dans son excellent ouvrage : *L'évolution de la notion de phénomène physique des primitifs à Bohr et L. de Broglie* (Bruxelles, 1949), rapporte (p. 20) que le poète Verhaeren venant de terminer la lecture du livre de Lévy-Bruhl, déclara : « C'est ainsi que je pense ». Encore, le chantre des *Forces tumultueuses* n'est-il nullement surréaliste.

(2) Sur la volonté de toute une littérature moderne de faire revenir l'humanité à un stage infantile, cf. notre *France byzantine*, pp. 31, 55, 99.

(3) Cf. Abel Rey, *La Science orientale avant les Grecs*, p. 446.

cependant qu'une autre veut qu'« un tableau avant d'être un cheval de bataille ou une femme ou une quelconque anecdote, soit avant tout une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées » (Maurice Denis) ; ce qui, moins l'idée d'ordre, est la peinture telle que la pratique l'enfant qui peinturlure un carton.

Enfin, sur le plan musical, nos docteurs d'extrême pointe prêchent une musique sans thème, une musique qui revienne aux bruits de la nature, à l'« univers sonore », ce qui est la forme primitive de cet art, cependant que d'autres préconisent une musique « atonale », alors que l'absence de ton est la caractéristique de la musique de toute l'antiquité jusqu'au début du Moyen-Age et que le ton ne s'y introduit qu'au XIIe siècle (4). Là encore, les doctrines d'avant-garde consistent à nous ramener à l'âge du vagissement.

*
* *

Or, chose importante — et c'est celle-là qui l'est vraiment — : pour cet art qui veut nous reconduire à l'enfance, l'humanité, si l'on excepte quelques coteries, ne marche pas, la littérature incohérente, la peinture indistinctrice, la musique atonale sont — et les deux premières opèrent depuis plus de cinquante ans — de réels échecs. L'espèce humaine semble peu disposée à jeter par-dessus bord des formes de sensibilité qu'elle a mis des siècles à acquérir, mais décidée à les maintenir. L'observateur le moins démocrate est porté à clamer : « Gloire au public ! » C'est lui qui sauve la civilisation.

JULIEN BENDA

(1) Cf. Th. Gérold, *La Musique au Moyen-Age*, 1932.

LE NOUVEAU PHARAON

(CONTE)

J'avais un rendez-vous, au *Shepherd's Hotel*, avec M. Ardache, collectionneur renommé, pour terminer un achat que mon père voulait faire. Epris d'antiquités, amateur de pièces curieuses et rares, ce dernier m'envoyait souvent, en effet, chez les meilleurs antiquaires pour traiter certaines affaires et, malgré mon jeune âge, je réussissais souvent assez bien.

Dans le hall pharaonique, M. Ardache était penché vers une dame et paraissait lui donner force explications. Mais, dès qu'il m'aperçut, il s'interrompit.

— C'est une bien heureuse coïncidence que Mrs. Clark soit avec nous, ce soir.

Et, désignant la jeune femme, il continua :

— Madame est une passionnée d'antiquités, et je l'ai priée d'expertiser la pièce que désire acquérir votre père.

Ces paroles ne me plurent guère. Sans doute le rusé antiquaire se proposait-il de me faire influencer. Néanmoins, je fis à la dame mon plus aimable sourire et, quand M. Ardache m'eut présenté, nous nous installâmes à une table et engageâmes la conversation au sujet de l'objet qui intéressait mon père.

Mrs. Clark était une femme d'une trentaine d'années, aux traits délicats, aux yeux bleus d'une pureté profonde, dans tout l'épanouissement du type le plus accompli de la beauté américaine. Un teint d'un éclat incomparable, légèrement ocré, la rendait plus

séduisante encore. Sa conversation captivante révélait une imagination hardie et originale.

Le peu de temps que je passai en sa compagnie fut bien agréable. Je conclus l'affaire, acceptant sans discuter l'évaluation de Mrs. Clark. Au moment où j'allais me retirer, elle me dit avec un sourire ravissant, en me tendant la main :

— Voudriez-vous prendre demain le thé avec moi ?

— Avec grand plaisir, Madame, répondis-je sans hésiter.

— Je vous attendrai au *Mena House*, où je suis descendue.

Je pensais qu'elle inviterait aussi M. Ardache ; mais, à mon grand étonnement, il n'en fut rien. Elle se contenta de lui offrir sa main à baiser.

Je quittai le *Shepherd's*, ne cessant de penser à l'invitation du lendemain. Je n'en avais jamais reçu de ce genre, et je ne m'étais pas encore rencontré en tête-à-tête avec une jeune femme. Cependant, au fond de mon cœur, j'éprouvais une grande satisfaction. La réalisation du projet était, d'ailleurs, facilitée par l'absence de mon père.

Le lendemain, à l'heure fixée, je me rendis au *Mena House*, près des Pyramides. Je fis présenter ma carte par un chasseur, qui revint aussitôt m'annoncer que Mrs. Clark m'attendait dans ses appartements. On me conduisit dans sa chambre, et je la trouvai étendue sur une chaise longue, un livre richement relié entre les mains. Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva et m'accueillit comme un ami de vieille date. Je regardai autour de moi, surpris par l'aspect de la pièce. C'était une chambre spacieuse, au plafond élevé, soutenu par des colonnes somptueuses. Tout semblait baigner dans une lumière mauve, une lumière de crépuscule. Les

moindres détails de la pièce étaient conçus, avec un goût aussi sûr qu'original, dans le plus pur style pharaonique.

— Sommes-nous dans un temple ? ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— Pourquoi n'en serait-ce pas un ? répondit-elle.

Mrs. Clark me conduisit vers la fenêtre, et j'entrevis, presque irréelles, à travers les rideaux de mousseline violette, les Pyramides reposant majestueusement sur le sable du désert. Elles rayonnaient de beauté, de force, de grandeur et de jeunesse, et, avec elles, c'était toute l'Égypte qui surgissait devant moi, dans l'éternité de sa gloire.

Me tournant vers Mrs. Clark, je demandai :

— Y a-t-il, à l'Hôtel, d'autres chambres pareilles à celle-ci ?

— Non. C'est moi qui l'ai fait meubler et orner ainsi.

Mrs. Clark portait une robe pharaonique d'une extrême simplicité et d'un goût ravissant.

— Aimez-vous donc à ce point l'Égypte pharaonique ? osai-je lui dire.

— Je l'adore.

Après être demeurés quelques instants près de la fenêtre, à contempler la grande Pyramide, sur laquelle baissait lentement la tendre lumière du soleil, nous nous approchâmes silencieusement d'une table de thé. Un service en poterie y était disposé, imitant le style égyptien d'autrefois et finement gravé de dessins de l'époque. Mrs. Clark m'examinai avec une intensité qui me troubla. Elle s'aperçut de mon trouble et, me caressant la main :

— Vous ressemblez tellement à Tut-Ank-Ammon ! s'exclama-t-elle.

Grande fut ma surprise.

— On vous prendrait pour des jumeaux, continua-t-elle. Voyez plutôt...

Elle ouvrit le livre magnifiquement relié qu'elle tenait à la main à mon entrée dans la chambre et me montra un portrait en couleurs du jeune souverain. J'avais, déjà eu plusieurs fois l'occasion de voir le souverain, ce fut alors pour la première fois que je constatai l'étrange vérité qu'on me révélait.

— Il ne vous manque que la couronne et le sceptre ! affirma Mrs. Clark.

Un léger rire m'échappa ; mais mon hôtesse poursuivit, les yeux brillants :

— Vous avez le même âge... Dix-sept ans, n'est-ce pas ?

— Exactement.

...Nous commençâmes à prendre le thé. Elle parlait d'une voix aux intonations douces, d'une voix de rêve.

— J'adore votre pays, je vous le répète. Toute jeune, je brûlais du désir de le visiter, et son histoire, je l'ai étudiée non seulement avec assiduité, mais avec une véritable passion. C'est tout un monde qui est loin d'avoir disparu. Ce passé merveilleux emplit encore l'atmosphère de ce pays tout entier. Je le sens partout, il m'entourne, et mon âme en est tout imprégnée.

Elle se tut un moment ; puis, en me regardant fixement dans les yeux, elle continua :

— Vous avez des yeux superbes, couleur du Nil à l'époque de la crue. Des yeux qui révèlent dans leur profondeur les secrets du lointain passé de l'Égypte.

Elle m'offrit une tasse de thé, que je reçus avec émotion. Mon cœur battait. Pour détourner le cours de la conversation :

— Est-ce la première fois que vous visitez l'Égypte ? lui demandai-je.

— Oui, c'est la première fois... Et ce sera aussi la dernière.

— Pourquoi ? Ne venez-vous pas de me dire que vous êtes éprise de ce pays ?

— C'est précisément pourquoi je ne veux plus y revenir.

Elle se tut encore. Son regard s'attarda sur un bas-relief représentant un Pharaon poursuivant de sa lance une bête sauvage.

— Il m'est doux de souffrir, lorsque j'aime, reprit-elle. La souffrance rend l'amour éternel et sacré. Epuiser l'amour et ses plaisirs, c'est l'anéantir, le rendre insipide et banal.

Je suivais avec attention les propos de Mrs. Clark. Elle m'offrit des toasts ; puis, reprenant ses confidences :

— Ecoutez-moi, murmura-t-elle. J'ai follement aimé, à votre âge, un homme d'une grande beauté. Il m'aimait aussi et m'épousa. Nous jouîmes quelque temps des délices de l'amour, étrangers à tout ce qui nous entourait. Personne, j'en suis sûre, n'a jamais connu un tel amour et n'en a joui de cette manière. Je ne pouvais concevoir qu'une telle passion pût diminuer ou se transformer un jour. Mais...

— Quoi donc ?

— ...nous pressâmes l'orange jusqu'à n'y plus trouver que le zeste amer.

Mrs. Clark me regardait avec des yeux dont les lueurs étaient pleines, en même temps, de beauté et de cruauté.

— Croyez-vous, continua-t-elle, qu'ensuite j'aie pu détester cet homme au point de songer au crime ?

Elle me versa une autre tasse de thé ; puis, prenant une tranche de cake, elle la mangea lentement, pour faire diversion. Un profond silence régna quel-

ques instants... Ensuite, la jeune américaine se leva, alla vers un coin de la pièce et fit flamber une allumette. De légères volutes d'encens montèrent aussitôt. Un parfum suave pénétra au plus profond de mon être. Debout près d'un brûle-parfum d'argile, Mrs. Clark aspirait profondément l'encens. Sa poitrine se soulevait et collait contre la tunique de soie transparente, laissant voir la coupe élégante de ses seins.

— Les prêtres brûlaient de l'encens au début de leurs prières, déclara-t-elle, en revenant lentement vers la table.

Je l'interrogeai des yeux, surpris.

— Ne sommes-nous pas dans le temple d'Osiris ?

Sans doute s'aperçut-elle que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire.

— Chacun, ajouta-t-elle, peut prier à sa manière. La prière n'est qu'une forme de la contemplation et de la liberté d'essor accordée à la pensée... Viens.

Je me levai, docile. Elle me prit par la main et, se plaçant en face de moi, me dit d'une voix musicale et douce :

— La couleur de ta peau est semblable à celle de l'argile, et ton corps est pétri du limon égyptien.

Puis, se rapprochant de moi :

— Ton haleine est imprégnée de l'air sec du désert... Tu incarnes à mes yeux l'Égypte tout entière.

Elle me conduisit à travers la pièce, ma main dans la sienne. S'avancant avec gravité, elle s'arrêtait de temps à autre devant les bas-reliefs, les commentant doucement à voix basse, comme si elle récitait le plus délicat des poèmes...

— J'aurais voulu vivre à cette époque antique, murmurai-je, et jouir de ce merveilleux passé.

— Il n'existe, répondit-elle, les paupières légèrement baissées, il n'existe ni passé, ni futur. Le temps

est à notre disposition. Il nous est loisible de vivre à l'époque que nous voulons.

Elle approcha son visage du mien et m'embrassa ; puis, reprenant ensuite sa marche et gardant toujours ma main dans la sienne, elle recommença à m'expliquer le sens des dessins et des sculptures.

Son baiser avait été donné d'une manière si naturelle que je n'en fus pas surpris ; il me sembla qu'il faisait partie du programme de notre promenade à travers ce temple sacré.

La visite du sanctuaire terminée, nous nous installâmes en silence sur un sofa moelleux. La tête appuyée contre les coussins, je me plongeai dans une sorte de méditation, où passèrent toutes sortes de pensées. Tout se transforma autour de moi.

Les sables s'entr'ouvrirent, engloutissant dans leur sein le *Mena House* ; emporté sur le dos du Sphinx, je me sentis ramené, des milliers d'années en arrière, en pleine Egypte des Pharaons... Les temples somptueux de jadis étaient là, sous mes yeux, remplis de fidèles recueillis, à genoux, et les cantiques des prêtres se mêlaient aux parfums de l'encens.

Ma main chercha doucement celle de la jeune américaine ; nos têtes se rapprochèrent, et nos lèvres se rencontrèrent dans un long baiser.

*
**

Quand je me réveillai de ce rêve enchanteur, Mrs. Clark m'avait si complètement ensorcelé que je n'arrivait pas à détacher mes regards d'elle.

La chambre était plongée dans une obscurité qu'une faible lueur, s'infiltrant à grand'peine à travers les rideaux violets, ne réussissait pas à dissiper. Une horloge sonna.

— Minuit ! murmurai-je.

— Veux-tu faire une promenade nocturne ? me demanda Mrs. Clark.

— Oh ! oui, répondis-je avec enthousiasme.

Nous descendîmes dans le jardin de l'hôtel. Tout était plongé dans le silence. Les gens de service dormaient ou étaient sur le point de dormir. Mrs. Clark se dirigea vers le gardien, assis près de la porte et dodelinant de la tête. Elle lui donna des ordres, en lui glissant une pièce de monnaie dans la main. Subitement l'homme se leva et disparut. Je ne demandai à Mrs. Clark aucun détail sur la promenade projetée, car je ne songeais qu'à être seul avec elle.

Quelques minutes plus tard, le gardien revenait, suivi d'un chameau à la démarche majestueuse.

— Notre promenade à travers cet immense océan de sable se fera sur ce bizarre vaisseau, me chuchota à l'oreille mon étrange hôtesse.

Je pris aussitôt la main de Mrs. Clark, et nous montâmes sur le chameau. Par la voie raide qui conduit aux Pyramides, l'animal nous emporta, nous berçant d'un mouvement doux et rythmé. Mrs. Clark tenait les rênes. Ses cheveux fous ne cessaient de me taquiner le visage. Autour de nous, les ténèbres épaisses resserraient implacablement leur étreinte et semblaient nous assiéger. A mesure que nous avançons, elles se reformaient sur nous. Bientôt, le Sphinx émergea de l'obscurité. Ses bras puissants se tendaient comme pour nous accueillir... Les ombres s'amoncelaient les unes sur les autres, et des fantômes redoutables se dressaient constamment devant nous. Cependant, rien n'éveillait en nous le trouble ou la crainte. Nous nous sentions parfaitement tranquilles.

Nous descendîmes la vallée, et nous avancâmes à travers une plaine désertique, hérissée çà et là de dattiers et de dunes.

Soudain, ma compagne arrêta le chameau et embrassa d'un long regard l'horizon.

— Cette obscurité magnifique, murmura-t-elle, en se tournant vers moi, peut, mieux que la lumière, nous révéler la beauté de la nature. Regarde autour de toi, et écoute ce silence admirable. L'humanité, qui d'ordinaire s'agite en criant, dort à présent sur le sein de la Nuit comme un enfant naïf sur le sein de sa mère... Ne sens-tu pas monter vers nous une sorte de tendresse maternelle?

Nous avançons toujours...

Mais bientôt les premières lueurs de l'aurore brillèrent au loin, à l'horizon : la nature entière parut ouvrir les yeux. La pyramide de Sakkara se dessina peu à peu devant nous, comme si une main invisible en réunissait les morceaux épars. Sous l'effet de la lumière, elle reprenait son aspect vétuste et nous accueillait de son sourire fané, fatigué par le poids des années.

A peine fûmes-nous auprès de la pyramide, le soleil, qui était déjà haut, nous cingla le visage de ses durs rayons. Nous abordâmes un guide bédouin, qui sur un ordre de Mrs. Clark prit les rênes du chameau et nous conduisit jusqu'à un temple à demi enlisé dans les sables.

— Vous trouverez ici ce que vous désirez, affirmait-il.

Nous descendîmes. Mrs. Clark parlementa quelques minutes avec le gardien du temple, qui enfin nous permit d'entrer.

— Vous pouvez passer, ici, le temps que vous voudrez, sans risquer d'être dérangés. Ce temple est abandonné et n'est pas encore ouvert aux touristes.

Nous pénétrâmes seuls. Mrs. Clark ferma la porte derrière nous. Le lieu était obscur et d'une fraîcheur

agréable. Il s'en exhalait un étrange parfum, celui des siècles écoulés. Par un couloir de pierre, nous arrivâmes à une petite salle, dans laquelle la lumière pénétrait par quelques fentes du plafond. Mrs. Clark s'étira avec élégance et souplesse, comme si elle exécutait des mouvements rythmiques ; puis, elle dit d'une voix douce :

— Qu'il ferait bon dormir ici.

Et, désignant un tas d'herbes sèches dans un coin de la salle :

— Nous pourrions en faire une couche...

J'allai vers le tas, disposai l'herbe sur le sol, et, bientôt, nous nous endormîmes d'un profond sommeil...

*
**

Le soir, je revins chez moi, sans pouvoir me rendre compte de ce qui m'était arrivé. « Où suis-je, à présent ? me demandai-je. Où étais-je, il y a quelques instants ? L'époque à laquelle je vis est-elle bien le vingtième siècle ? Ne suis-je pas en train d'errer dans le passé ? Ce qui m'entoure n'est-il qu'un mirage qui va bientôt s'évanouir ? Qui était cette femme ou, plutôt, cette créature surnaturelle ? Était-ce Isis, la déesse des déesses, qui règne éternellement sur les vivants et les morts ? »

Je sentis un frisson me parcourir le corps et une fièvre prête à me terrasser. Effondré sur mon lit, je perdis tout sentiment...

Lorsque je repris mes esprits, j'appris que, pendant deux jours entiers, j'avais déliré.

Surmontant ma faiblesse, je courus au *Mena House*.

Là, on m'annonça que Mrs. Clark avait plié bagages, dès son retour de Sakkara, et quitté le pays le lendemain même.

Poèmes

Septième art

*Ta lèvre aveugle a murmuré le fruit,
La dent de lait des arbres d'Amérique.
Les bons gauchos fleuris de peaux de biques
Ont délivré les troupeaux de la nuit.*

*Silence on tourne... On invente le monde
De longs doigts gourds cherchent des calumets
Les chevaux blancs qu'on ne revoit jamais
Posent leur vol aux manèges de l'onde.*

*Le lionceau surgit les yeux ouverts
L'aube lèchée en crinières de cire
Se meurt de joie. Un festin d'oiseaux-lyres
Danse les bras des forêts de la mer.*

*Le monde tourne, on invente la voix
La nuit s'efface et c'est la nuit qui gagne.
Les villageois vont aux mâts de cocagne
Et moi, je glisse aux tumultes de toi.*

*De toi, du rire ou des peines des hommes ?
Je ne sais pas. Je suis un étranger.
Mon paon de nuit, mon outlaw en danger,
Notre chemin ne mène pas à Rome*

*Mais au pays païen de tes yeux noirs,
Au bel écran où se meut mon fantôme
Une avenue étonnée de monômes
Où va le couple émigré de nos soirs.*

L'enfant, la perle

*L'enfant, la perle et la danse des doigts
Sous un écrin portant nos jours à vivre
Pour un seul cri deux lèvres se délivrent
Et la forêt se referme sur toi*

*J'ai suscité des ruisseaux et des harpes
Des ponts de joie à n'oser un soupir
Je reste seul en mon île de Pâques
Où chaque pas dit la pierre à trahir*

*Je reste seul dans le pays sans âme
Où nul ne sait le nom de chaque oiseau
Berger des mers sans voiles et sans rames
Que ma houlette assemble mon troupeau
Que mon troupeau se nourrisse de larmes*

*Soleil n'est plus le frère de la Côte
Soleil jamais le hisseur de pavois
Noëls perdus, baisers sans Pentecôtes
De longs bateaux glissent au fond des mois*

*Mes naufragés que faites-vous des algues
Vos cheveux fous s'offrent à qui les prend
Et les dauphins s'étonnent de ces havres
A cors à cris et à contre-courant.*

Aube entrevue

*Aube entrevue aube de raisins froids
Venu le temps d'être plus près du sol
Des mots jetés au grand choc de la pelle
Des fleurs promises à la fécondité des autres*

*Soir de Juillet aux guirlandes du temps
L'amour se rue au travers des barrières
Et l'homme boit son désir sa soif même
Au verre épais de l'éternité reconnue*

*Il oubliait l'instrument de son corps
Vif et précis avec ses cent rouages
Toute sa vie en de minces plaquettes
Court et serpente au-devant de la mort*

*Courses gagnées à grand coups d'éperons
Il est temps de reconnaître un mérite
Au cheval*

Porcelaine

« *Les exilés, les amants de tristesse
Sont réunis sur un cœur de velours
Seuls conquérants d'un essentiel amour,
Bien que muets, ils se parlent sans cesse* »

— *Si je m'éprends des bergères de Saxe,
Vous m'accusez de préciosité;
La vie est là qui tourne sur son axe
Où mon désir a-t-il droit de cité ?*

*Retournerai-je au pays des légendes
Où le vent noir prend des formes d'effroi,
Où mes follets poursuivent dans les landes
Marins sans mer et couronnes sans rois.*

*Où resterai-je avec l'ange aux images
Frère, mon frère au visage blessé
Nous n'avons plus que l'orage en partage,
De pauvres pleurs aux sources que tu sais.*

*Vire ma vie et coule au fleuve adverse,
La porcelaine est sourire d'un jour
Bien plus subtile une ombre que je perce
Saura, d'amour, me percer à son tour.*

Missels perdus

*Missels perdus aux greniers de nos âmes,
L'enfant-poète ira vous dénicher
Le soir d'hiver où galère sans rames
Un mol ennui parlera du pêché.*

*Prince d'amour au bois dormant la belle
Attend l'éveil pour chanter le printemps
Les Buridans s'en vont aux Tours de Nesles
Et joyeux morts s'en reviennent chantant.*

*Les troubadours au fond des florilèges
Trouvent toujours un heureux dénouement
Ah dites-moi la belle... où m'en irai-je
Quand vos doigts blancs délieront nos serments?*

*— Tu t'en iras aux bons greniers d'enfance,
Les vieux missels te diront leurs secrets
Soleil promis, navires en partance,
Chaque voyage a le nouvel attrait
D'un bel amour, ami, qui recommence.*

ROBERT SABATIER

LE SULTAN BAIBARS

LA CROISADE DE TUNIS

Le mobile de Louis IX, en entreprenant cette croisade qui échoua aussi piteusement que la précédente, était d'autant plus inexplicable que l'Emir Hafside de Tunis, Abu 'Abdallah Almustancir Billah, monarque brillant et éclairé, était en étroites relations d'amitié avec les princes chrétiens. Le frère de Louis IX, Charles d'Anjou, devenu roi de Sicile après la conquête de l'Italie méridionale sur les derniers Hohenstauffen, entretenait lui aussi des rapports d'amitié avec le sultan Mameluk avec qui il avait conclu un accord commercial, et lui manifestait beaucoup d'estime. Louis IX n'ignorait pas au surplus, pour s'être mesuré avec lui, quelle était la valeur militaire de Baibars, devant qui rien ne tenait, même pas le Mongol. Était-ce donc pour sauver les derniers bastions Francs de Syrie ? Mais alors pourquoi avoir dirigé sa croisade contre Tunis ?

L'Emir 'Abdallah fit appel à Baibars qui lui écrivit qu'il arrivait à son secours. Le sultan ordonna en effet aux tribus de Lybie de lui préparer les étapes. Mais le Destin le dispensa d'entreprendre une telle campagne. La peste et les chaleurs torrides eurent raison de l'armée Franque, et la mort de Louis IX, survenue le 25 Août 1270, mit fin à cette lamentable expédition.

Débarrassé d'une menace qui risquait de désorganiser ses plans, Baibars envahit, au mois de février 1271, le comté de Tripoli, assiégea Safitha, — Chastel

Blanc, — la forteresse des Templiers à l'est de Tortose, qu'il réduisit sans trop de peine ; puis il se retourna contre Qal'at Alhosn, — le Crac des Chevaliers, — qu'aucun conquérant même pas Saladin, n'avait osé affronter, mais qui s'écroula devant le sultan Mamelük.

Au grand maître de l'Hôpital, Hugue Revel, il adressa le fameux message où il disait notamment :

« Tu avais fortifié cette place et tu en avais confié la défense à l'élite de tes frères. Tout cela ne servit à rien, sinon qu'à avancer la date de leur mort. »

Ses retentissantes victoires se succédaient à un rythme fantastique qui semait l'effroi parmi ses ennemis ; l'on eût dit la foudre déchaînée. Safitha était tombée au mois de février 1271, le fameux Crac le mois suivant après un siège de 25 jours. Au mois d'avril, il s'attaquait à Gebel Akkar qui, à son tour, cédait le 11 mai suivant.

Après la reddition de cette forteresse, Baibars adressa à Bohémond VI, aux abois, le message suivant :

« Nous avons transporté notre matériel de siège malgré le temps défavorable et les pluies torrentielles, par dessus les montagnes escarpées où les oiseaux ne s'élèvent qu'avec peine pour y construire leur nid à l'abri de toute atteinte. Nous avons dressé nos machines sur un sol où glisserait une fourmi. Nos drapeaux jaunes ont refoulé tes drapeaux rouges, et le son des cloches a été remplacé par l'appel : « Allah Akbar »... Annonce à tes murs et à tes églises que bientôt nos machines de siège vont avoir affaire à eux ; à tes chevaliers que nos épées s'inviteront bientôt chez eux ; car les habitants d'Akkar n'ont pas suffi à assouvir leur soif de sang. Tiens tes navires prêts pour la fuite, car nous avons préparé les chaînes que nous te des-

tinons... Nous verrons à quoi te servira ton alliance avec Abagha. »

L'on voit que dans chacun de ses messages, le sultan reprochait à Bohémond cette alliance néfaste qui, somme toute, ne lui avait rapporté que des ennuis. Comme à son beau-père du reste. Et c'était là le motif de sa terrible haine. Ne lui faisait-il pas ainsi sentir tout le poids de sa faute et regretter de n'avoir pas plutôt conclu avec lui-même un traité d'amitié et de bon voisinage ?

C'est un fait cependant que ces infatigables guerriers qu'étaient les Mongols, n'admettaient pas la défaite. Abagha qui suivait avec anxiété les victoires successives du sultan Mameluk, envahit encore une fois la Syrie et alla mettre le siège devant Albiret. Baibars dépêcha contre lui l'Emir Qalawûn qui, en d'autres circonstances, avait déjà eu raison des Mongols ; et la conduite de cet Emir dans cette campagne, lui valut l'honneur de marier sa fille au fils du sultan. Par là, Qalawûn prenait pied sur les marches du trône, et le moment venu, il se révélera aussi grand que Baibars.

La défaite d'Abagha glaça Bohémond d'effroi et le cloua dedans ses murs de Tripoli. Pouvait-il, réduit qu'il était à ses propres moyens, affronter le colosse qui le menaçait ?

Baibars lui adressa alors ce message sarcastique :

« L'on dit que, craignant pour ta vie, tu n'oses sortir de ta ville ; tu aurais même renoncé au plaisir de la chasse. Nous t'envoyons ce gibier pour te consoler. »

Baibars devait souverainement se divertir aux dépens du pauvre Bohémond, il savait fort bien que l'adversaire n'était pas de taille et qu'il était en son pouvoir de le réduire à merci à n'importe quel mo-

ment. Aussi prenait-il plaisir à prolonger son angoisse et sa terreur. Bohémond se plaignit un jour que l'armée de Baibars envahît ses campagnes.

« Par Allah, lui répondit le sultan, c'est bien pour cueillir vos moissons et vendanger vos vignes. Et j'espère bien vous faire, chaque année, semblable visite »

Bohémond finit par demander la paix. Baibars imposa des conditions draconiennes, ainsi que le paiement des frais de la guerre. Le comte de Tripoli disait dans sa lettre au sultan :

« Quand j'ai perdu Antioche, du moins, aux yeux de mon peuple, l'honneur était sauf. Mais comment justifierais-je aujourd'hui une telle bassesse ? Je sais bien que je ne suis plus en état de résister au sultan ; mais non, j'aime mieux tout perdre que laisser un nom déshonoré à mes descendants... Si le sultan refuse la paix, nous sommes, Moi et mon peuple, avec l'aide de Dieu, prêts à combattre jusqu'à la mort. »

Baibars avait au suprême degré le sens de l'honneur, surtout de l'honneur militaire. Et malgré son caractère bourru, il était sensible de cœur. Le ton de cette lettre, franc et juvénile, dut sans doute le toucher, car il accorda à Bohémond une paix de dix ans.

En descendant de Tripoli en Palestine, Baibars attaqua l'autre Crac, le château de Montfort, au nord-est d'Acre, qui, depuis 1229, était la principale forteresse de l'Ordre Teutonique. Au bout d'une semaine de siège, soit le 12 juin 1271, les Teutoniques capitulaient. Baibars leur accorda de se retirer à Acre.

Au cours de ce même mois de juin, il tenta un coup d'audace contre Chypre, cette plateforme d'où partaient toutes les croisades et qui constituait une menace incessante contre l'Orient. Il équipa une flotte de 17 galères qui sut déjouer la surveillance des escadres italiennes et parvenir jusqu'à Limassol. Mais

une fausse manœuvre de ses hommes inexperts en l'art de la mer fit échouer onze navires sur la côte. Le sultan venait d'essuyer son premier revers.

A ceux qui s'apitoyaient sur le sort de l'expédition, Baibars fit cette réponse :

« Louange à Dieu. Depuis que je suis sur le trône, mon drapeau n'avait essuyé aucun échec, et je craignais d'épouvanter l'influence du mauvais œil. Me voici à l'abri d'un autre revers. »

14. — La croisade d'Edouard I.

La croisade d'Edouard I d'Angleterre était dirigée contre les Mameluks. Plus que Saladin, Baibars était devenu l'épouvante de l'Occident.

Edouard I débarqua à Acre au mois de Mai 1271, c'est-à-dire pendant que Baibars signait sa paix avec Bohémond. Son frère cadet Edmond arrivait à son tour au mois de septembre suivant. A peine débarqué avec son armée, Edmond I envoyait auprès d'Abagha une ambassade composée de Reginald Rossel, de Godfroi de Wans et de Jean de Parker, en vue de conclure une alliance contre les Mameluks. Et en attendant le secours mongol, il alla, aidé des Templiers, des Hospitaliers et des Chevaliers d'Acre, ravager et razzier St Georges de Labaène, — Albana, — et bientôt Hugue III de Chypre se mettait de la partie. Prenant courage, Bohémond VI lui-même ne tardait pas à les rejoindre, au mépris du traité qu'il venait de signer avec le sultan. Un conseil de guerre fut tenu pour décider du plan de campagne, en liaison avec les Mongols mais en dernier lieu les chevaliers de Chypre se récusèrent et refusèrent de prendre part à la coalition.

Dès le mois d'octobre, 10.000 cavaliers mongols, commandés par le général Samagar, appuyés de troupes auxiliaires seljukides, envahissaient la Syrie.

L'avant-garde, placée sous les ordres d'Amal, fils de Baiju, massacra les tribus Turcomanes campées entre Harin et Antioche, puis se lança contre Alep. La garnison Mamelouk qui n'était pas en force pour défendre utilement la place, dut se replier sur Hama. Les coureurs mongols arrivèrent même jusqu'à Ma'arre Alna'mân, près de Damas, semant la panique sur leur passage.

Baibars se trouvait à Damas attendant des renforts d'Egypte. Le 9 novembre, les troupes du Caire arrivaient dans la capitale syrienne, et trois jours plus tard le sultan, se mettant à la tête de son armée, marchait à la rencontre des Tartares qu'il chassa d'Alep et rejeta à l'est de l'Euphrate. La rapidité de sa victoire ne laissa pas d'abasourdir les Croisés et de les clouer sur place.

Cependant, pour se dégourdir les jambes et les bras, Edouard I et Hugue III attaquèrent Qâqûn en terre mongole, sans nécessité militaire aucune, puis se retirèrent. C'était sans doute à leurs yeux une action d'éclat que l'histoire n'allait pas manquer d'enregistrer en leur honneur. Les auteurs même d'Occident sont loin d'être tendres pour ces jeunes seigneurs inconséquents, et ne laissent pas de les flétrir. Edouard I dut finalement rembarquer au mois de septembre 1272.

Devant cet échec, le double échec anglo-mongol, Hugue III de Chypre dut solliciter la paix. Le roi de Sicile, Charles d'Anjou, ami de Baibars, s'entremît pour conclure une paix de dix ans et dix mois, pour le territoire d'Acre et la route de pèlerinage jusqu'à Nazareth. La paix signée, Hugue III se retira à Chypre. — (Paix de Césarée, 22 avril 1272).

Cependant, une anarchie frisant le chaos, régnait en Syrie Franque. Abagha qui voulait à tout prix

laver la honte de ses revers, envoya des ambassades aux cours d'Occident en vue de provoquer une grande croisade contre les Mameluks. Il envoya même une adresse au Pape. Instruit par l'expérience, Edouard I s'excusa de ne pouvoir fixer la date de son intervention. Abagha, ne se tenant pas pour battu, lui dépêcha le dominicain David pour faire pression sur lui, mais le roi d'Angleterre se récusa quand même. Un concile fut tenu à Lyon et les Franciscains Jérôme d'Ascoli et Bonagracia do Persiceto s'entremirent pour présenter au Pape Grégoire X, les ambassadeurs d'Abagha. Charles d'Anjou qui ne voulait pas de guerre sainte contre Baibars, usa de son influence pour faire ajourner le projet de cette nouvelle croisade. Le temps était loin où le Mongol arrogant dictait ses volontés et massacrait sans pitié. Car le voici qui prend figure de solliciteur, mendiant les secours, dans le fallacieux espoir de battre, ne fût-ce qu'une fois, le Mameluk son maître. Seul dans toute cette société de seigneurs à courte vue, Charles d'Anjou voyait juste et disait vrai.

Profitant de l'état de chaos où se désagrégeait la Syrie Franque, Baibars envahit à l'improviste le royaume arménien de Cilicie, s'empara de Mamistra, Siss, Adana, Tarse et Layas, et porta ensuite la guerre en Anatolie seljukide, déjà sous le protectorat mongol. Et poursuivant l'armée tartare de ville en ville il la tailla en pièces à Albistan sur le haut Jihûn, à l'entrée de la Cappadoce, puis occupa Césarée de Cappadoce où il se fit proclamer héritier des sultans seljukides. Cette foudroyante campagne commencée au mois de mars 1275, était achevée le mois suivant, — 23 avril, — et Baibars put rentrer en Syrie couvert de lauriers. A cette nouvelle, Abagha accourut en Anatolie, et ne trouva rien de mieux à faire que de se venger sur la

population turque parce qu'elle sympathisait avec les mameluks. Et pour parer aux menaces constantes de Baibars, il resserra son alliance avec Léon III d'Arménie.

Bohémond VI, dit le Bel, mourut le mois suivant, et son fils, encore mineur, lui succéda sur le trône, sous le nom de Bohémond VII. Le roi de Chypre se pressa de se rendre à Tripoli pour revendiquer la régence mais la mère de Bohémond, Sybille d'Arménie, aidée de l'évêque de Tortose, Barthélémy, s'empara du pouvoir et conduisit son fils en Cilicie pour le mettre sous la protection de son frère Léon III, qui le sacra chevalier. Sybille et Barthélémy prirent alors la direction des affaires à Tripoli, et Hugue III se voyant définitivement évincé, dut rentrer à Chypre.

Mais bientôt éclatait la guerre civile entre les Francs, Guy de Gibelet, — (Fief de Gebeil, Byblos), — s'étant allié avec les Templiers contre Bohémond VII. Avec toutes les forces du Temple, Guillaume de Beaujeu, alla assiéger Tripoli et la bataille qui s'ensuivit tourna à la confusion de Bohémond. En se retirant, Guillaume de Beaujeu rasa le manoir de Boutron, — (Batrûn), — et pour se venger, Bohémond envoya 15 galères attaquer Sidon, possession du Temple.

Baibars profita de cette situation confuse pour revendiquer la moitié de Laodicée mais Hugue III intervint et le fit renoncer à cette prétention contre un tribut annuel de 20.000, dinars.

15. — Travaux de paix.

Non content de subjuguier la Syrie et de l'annexer à son empire, Baibars entreprit la conquête de la Nubie, qu'il confia à l'Emir Sonqor Alfarghani qui s'en acquitta au cours de l'année 674 de l'Hégire, — 1275/6 de l'ère chrétienne. — Ainsi son empire s'étendit-il

du Soudan à l'Euphrate, puisque dans l'intervalle il avait repris Bagdad aux Mongols et reconstitué, à trois mille ans de distance, l'empire du grand Touth-mès.

A ses retours au Caire à la suite de ses fulgurantes victoires, la capitale lui réservait chaque fois un accueil délirant, les rues mêmes étant jonchées de riches tapis et de soieries.

Les travaux de paix ne le sollicitaient pas moins que ceux de la guerre. Il réorganisa aussi bien l'Égypte que la Syrie, et relia les deux contrées par un service de postes régulier. Entre le Caire et Damas, la route était jalonnée de relais fort bien équipés, et le courrier lui parvenait régulièrement deux fois par semaine.

Ses réformes intérieures furent nombreuses ; il avait surtout le souci de la santé morale du peuple. C'est ainsi qu'il interdit le trafic et l'usage du hashish et des boissons alcooliques, ferma les tavernes et les maisons de tolérance, enferma les femmes de mauvaise vie jusqu'à ce qu'elles trouvassent mari, et purgea son royaume de toute espèce de débauche.

Faisant revivre le grand calife Omar, il tenait à s'assurer par lui-même des conditions de vie du peuple pour établir partout l'équité et la fraternité ; il ne permettait pas que les humbles fussent brimés par les puissants. Il affectionnait rendre justice en personne, et sa cour était ouverte à tous les plaignants. Son règne fut riche en œuvres salutaires, et il n'eut de cesse qu'il n'établît partout la prospérité et l'honnêteté.

Durant les périodes de paix, quand les dépenses de l'Etat diminuaient, il ne manquait pas de réduire les impôts, d'alléger les charges du peuple. C'est au peuple dont il tirait sa force et sa puissance, qu'allait sa première pensée. N'est-ce pas par le peuple qu'il maintenait la grandeur de son empire ?

Ami et protecteur des savants et des hommes de lettres avec qui il rivalisait de savoir, il trouvait grande satisfaction à encourager les mouvements culturels.

Bien plus, il construisit au Caire une vaste palestres où l'on s'exerçait aux jeux athlétiques, au lancer du javelot, aux tournois de chevalerie, au polo, et il était le premier à prendre part aux concours ; et tout comme Marc Antoine, il était heureux et fier de remporter le prix. Toujours, dans la paix comme dans la guerre, il aimait donner l'exemple. Le mardi et le jeudi, il passait en revue ses troupes.

Il construisit une école, ainsi que la grande mosquée Alhussainia que les Français ont transformée en citadelle à leur venue en Egypte. C'est un monument très vaste dont les murs sont encore debout, et qui est connu sous le nom de Game Alzaher. C'est encore Baibars qui édifia la grande tour de la citadelle du Caire, qui reconstruisit, en la modifiant la célèbre mosquée d'Al Azhar.

En fait de travaux d'utilité publique, il fit creuser des drains et des canaux, et construire les barrages d'Alsebaa et de Choubramint, à Giza. Il fit entourer Alexandrie de murailles, veilla en personne au creusement du golfe, et créa à proximité un village auquel il donna son nom : « Alzahirieh ». De même, il créa un autre village dans la province de Sharkieh et fit creuser un large canal dit Bahr Ashmûn Tanâh.

C'est aussi à cet infatigable sultan que l'on doit le phare de Rosette, le remblayage de la branche du Nil de Damiette pour en rendre le passage impraticable aux navires. En Syrie, il releva de leurs ruines citadelles et villes qu'avaient rasées les Mongols, notamment celles de Baalbeck, de Homs et de 'Ajlûn.

16. — L'homme.

La mort de Baibars, à l'âge de 52 ans, tient elle aussi de la légende, en ce qu'elle concorde avec des prédictions astrologiques. Ne s'était-il pas, à la suite de ses retentissantes victoires contre Antioche et l'Arménie, fait appeler « l'Alexandre de son temps », le maître des heureuses conjonctions planétaires ? Saisi d'un noir pressentiment, le sultan venait de célébrer avec inquiétude l'année 676 de l'Hégire, une prédiction ayant en effet annoncé qu'un grand monarque succomberait cette année-là, à Damas, de l'effet du poison. Et Baibars, vainqueur des Mongols, vainqueur des Francs et de l'Arménie, suzerain des Ayubides de Syrie, était le seul monarque qui fût réellement grand, et il se trouvait par surcroît à Damas. Au cours d'un banquet qu'il donnait en l'honneur du Malik d'Elkarak Alqâhir, fils d'Alnassir Daûd, à qui il avait restitué ce fief après s'être débarrassé du roi félon Almughith, le sultan aurait trempé les lèvres dans une coupe empoisonnée.

Selon une autre version, il se serait alité à Alep à la suite d'une médication empoisonnée, et il se serait empressé de rentrer à Damas qu'il n'a pu atteindre, la mort l'ayant surpris dans une banlieue de la capitale syrienne. Sa mort ne fut cependant pas divulguée pour ne pas démoraliser les troupes, et sa dépouille fut transportée à Damas dans un palanquin pour y être inhumée. (1)

Selon d'autres auteurs, il aurait eu une violente attaque de dysenterie, à laquelle il aurait succombé après treize jours d'atroces souffrances.

(1) Sa mort survint le 20 juin 1277, — 18 Moharram 676, Hégire, — soit au début de l'année lunaire, comme l'avait dit la prédiction.

Quoi qu'il en soit, Baibars disparut à l'apogée de sa puissance, après s'être taillé une réputation de grand capitaine, à la suite de campagnes prodigieuses dont le rythme et la foudroyante rapidité ne se retrouvent que dans celles de Jules César.

Cet incomparable manieur d'hommes, émule des Saladin et des Touthmès, et qu'on surnommait le « Père des Conquêtes », domine de sa haute stature toute son époque, et son empreinte demeura vive tant que survécut l'empire qu'il créa. Sa gloire reste inaltérable et sa figure continue de rayonner sur la glorieuse histoire de l'Orient.

Toujours en mouvement, hiver comme été, ce soldat de génie avait dans le sang l'amour et l'art de la guerre. Aimant et cherchant la bataille, il avait la coquetterie de se mettre à la tête des troupes qu'il stimulait par l'exemple. Libéral, généreux, il traitait tout le monde avec bonté et largesse se penchant davantage sur les humbles, distribuant les butins aux troupes et, à l'occasion, au peuple pour le soulager des privations que lui imposait la guerre.

Compagnon d'Alsalih Ayub et de Shagar Eldorr durant leurs longues années d'infortune, son caractère s'aguerrit de très bonne heure. Brave, violent, prompt à agir, sa foudroyante victoire, à l'âge de 20 ans, sur la coalition des Ayubides de Syrie et de Khawarizms, le classa tout de suite en lui donnant figure de chef, et son nom se trouva, depuis la fameuse bataille de Mansura, lié à l'histoire de l'Égypte.

Sa haute stature, ses yeux bleus sur un teint brun, sa voix tonnante, sa vigueur physique ne laissaient pas d'imposer la crainte. Et son prestige était tel, qu'à son approche, l'ennemi, même le Mongol, se pressait de fuir pour éviter les coups de ce foudre de guerre. Son courage militaire et sa droiture qui con-

trastaien^t étrangement avec la veulerie ambiante, lui ont vite acquis un ascendant extraordinaire sur son entourage. Tandis que chefs et Emirs le redoutaient, la troupe l'adorait. Elle l'adorait parce qu'il prenait plaisir à se mêler à ses rangs, à se livrer aux tâches les plus pénibles, à remplacer même quelque homme de peine quand il le voyait exténué et succombant sous le faix. Et s'il savait apprécier le mérite et récompenser les dévouements, il savait aussi bien sévir contre les négligences et châtier la déloyauté. Ses punitions étaient exemplaires : Des officiers qui n'avaient pas mis assez d'empressement à exécuter un ordre de mobilisation, furent immobilisés pendant trois jours, suspendus par les mains.

Et c'est parce qu'il partageait les périls et les souffrances de ses hommes, qu'il était aimé et obéi. Et sans s'exposer inutilement au danger, il savait se trouver aux endroits critiques pour grouper autour de lui les troupes et stimuler leur zèle. Personne ne songeait à assassiner un tel chef, disent les auteurs.

Sincère en ses paroles, sincère en ses actes, il était implacable et droit comme une épée. Il signait des trêves quand elles lui étaient utiles, et il était intraitable sur leur stricte observance. Il ne tolérait aucun mouvement de troupes, aucune violation de son territoire. Il n'y avait donc de sa part, aucune déloyauté à les rompre, et il n'avait rien d'un astucieux comédien, car en toute matière, il fut d'une absolue sincérité. (1)

Pourtant, M. R. Grousset qui semble lui vouer une haine féroce et qui, par là, se met sous un angle particulier tout à fait étranger à la vérité historique, se plait à dire :

(1) Histoire de la Nation Egyptienne, Tome IV.

« D'un Saladin, d'un Al'Adil et d'un Alkamil à un Baibars, quelle régression historique. La république d'Acre qui avait préféré de tels voisins au « loyal nestorien Kitbuga », (sic) put bientôt s'apercevoir qu'avec les nouveaux chefs de l'Islam, toute considération de foi jurée et d'honneur chevalresque avait désormais pris fin. »

Ce n'est pourtant pas l'avis des autres historiens, ni des nombreux chroniqueurs. Ce jugement se trouve au surplus contourné par les faits, et irréfutablement démenti par la correspondance échangée entre le sultan Mameluk et les seigneurs Francs, sur qui retombait l'inobservance des trêves et des traités. Voici un exemple :

La lignée des Ibelin de Beyrouth s'était éteinte en 1264, Isabelle, fille de Jean II, avait été mariée à Hugue II de Chypre lequel mourut à l'âge de 14 ans. Elle s'était remariée à un seigneur anglais, Edmond l'Estrange, qui plaça sa femme et la ville sous la protection de Baibars. Mais Hugue III se rendit à Beyrouth, la mit sous sa garde et expédia Isabelle à Chypre.

Baibars protesta, un peu brutalement sans doute, car il ne prit pas de formes pour dire à Hugue III ce qu'il pensait de sa conduite :

« Il existe un traité d'alliance, lui écrivit-il, entre la princesse et moi. Quand son mari était en voyage, c'était moi qui devais la protéger. Tu as agi sans mon aveu. J'insiste pour que mon ambassadeur voie la princesse, et ce sera à elle de décider ce qu'elle veut faire, sinon j'occuperai le pays de force. » (1)

Les Templiers prirent parti pour Isabelle et Baibars. Hugue III dut finalement céder et rentrer à

(1) Ibn Fûrat.

Chypre, après qu'Isabelle fut réintégrée dans son fief et replacée sous la garde du sultan.

Était-ce là un sultan qui n'avait pas de considération pour la foi jurée, qui n'avait même pas le sens de l'honneur chevaleresque ? Que ne porte-t-on une telle accusation contre le seigneur de Chypre, pour qui les forfaitures étaient monnaie courante, au point que cette fois-ci les Templiers durent prendre parti contre lui. Et les incidents se succèdent toujours identiques tout le long du règne du « Père des Conquêtes ».

Cependant, M. Grousset qui s'appuie cette fois sur Van Berchem, est obligé de dire :

« L'empire Ayubide, même sous des souverains aussi énergiques que Saladin, Al'Adil ou Alkamil, avait été un empire féodal, avec une armée féodale que le sultan ne pouvait longtemps garder sous les armes, chaque Emir conservant le contrôle de ses contingents personnels. Au contraire, l'empire Mameluk, tel que le repétrit Baibars, va être un empire centralisé et militaire, avec une armée vraiment homogène et permanente dont le sultan est le maître absolue. Les conséquences sautent aux yeux. Saladin, après avoir vaincu les chrétiens, avait dû s'arrêter en pleine victoire, sans pouvoir exploiter jusqu'au bout son succès, parce que les Emirs, ses vassaux, estimaient avoir dépassé la durée de service exigée d'eux. Baibars, du premier au dernier jour de son règne, n'interrompra pas un instant l'exploitation de ses victoires, parce que de la Nubie à l'Euphrate, ces anciennes seigneuries héréditaires ont été remplacées par ses serviteurs, que les Emirs ne sont plus que ses préfets et qu'au lieu de levées féodales, il n'a plus affaire qu'à une armée casernée, mobilisée et sienne. » (1)

(1) Van Berchem, « Voyage en Syrie ».

Ce créateur d'empire dont la stature dépasse même celle de Saladin, cet homme capable de si grands ensembles, pouvait-il vraiment déchoir au point de tomber dans des actes sordides, qui excitaient sa colère quand il les constatait chez autrui ?

M. G. Wiet n'est pas de cet avis, et sa voix autorisée compte pour beaucoup. S'attachant depuis de très longues années à étudier sur place les faits et gestes des artisans de la grandeur de l'Égypte, artistes, savants ou hommes de guerre, les suivant presque pas à pas, vivant même leur vie, M. Wiet nous donne une autre image de l'Arbalétrier.

Le règne prodigieux de Baibars, dit-il en substance, rappelle celui de Saladin, — unité de commandement, guerre victorieuse contre les Francs, — mais avec cette différence que Baibars n'avait pas de famille à caser. Le titre de gloire de Saladin a été la prise de Jérusalem, un coup de tonnerre sans lendemain, et après ses succès, il en est réduit à démanteler les places conquises pour supprimer des points d'appui profitable à l'ennemi.

Dès le début de son règne, Baibars fait au contraire rebâtir toutes les forteresses de Syrie ruinées par les Mongols : Damas, Salt, 'Ajlûn, Salkhad, Bosra, Baalbeck, Chaizar, Subaiba et Homs. Chaque mètre de terrain conquis est immédiatement mis en état de défense, et il ne démolit que les ports parce qu'il n'a pas la maîtrise des mers. Ses marches forcées, rapides, sont faites avec méthode.

La réorganisation de l'État égyptien donne l'impression d'une harmonie et d'un équilibre exceptionnel. Cependant, son impressionnante mobilité laisserait croire à une période agitée. Mais sa prodigieuse activité, se mesurant par des faits et des dates, donne le

sentiment très net que l'homme domine les événements avec un optimisme imperturbable.

Toujours obéi, sans opposition, officiers et fonctionnaires sachant pertinemment qu'il n'y avait pas à plaisanter quand il donnait un ordre, il savait dans les circonstances délicates, donner l'exemple en payant de sa personne.

Ses entreprises guerrières le firent entrer dans la légende de son vivant. La geste épique de Baibars est au-dessus de sa biographie. Sa vie est un extraordinaire roman d'aventures où l'intérêt ne faiblit pas un instant ; et la mort même du héros buvant une coupe empoisonnée est d'un romanesque achevée. Comme pour Saladin, l'histoire de Baibars, l'activité forcenée de l'homme, suffisent pour illustrer la grandeur de l'Égypte sous son règne. (1)

Parlant des Mameluks en général, M. Wiet dit, d'autre part, que le courage militaire de Baibars contrastait avec la veulerie ambiante peu fréquente chez les officiers Mameluks, qui ont toujours possédé « une vertu qui n'est pas rare chez les bandits et les tyrans, la valeur »... Il est d'ailleurs bien difficile, ajoute-t-il, de s'ériger en moraliste sans tenir compte du milieu. Le goût du complot est tellement enraciné dans le cœur des Mameluks, qu'il paraît être une fin pour chacun de ces êtres qui, on l'a dit, « portent dans leur sac le sceptre de sultan ».

« Dès qu'un homme occupait une fonction importante, il était en butte à des envies et à des jalousies qui ne désarmaient pas. En général, on constate dans cette société des Mameluks, une absence complète de sens moral. Mais ne soyons pas particulièrement sévères envers eux, puisque nous verrons s'épanouir les

(1) Histoire de la Nation Égyptienne, Tome IV.

mêmes défauts, au XV^{ème} siècle, dans les républiques italiennes. Cette comparaison n'est pas déplacée, car nous constaterons, dans les deux cas, le développement des mêmes qualités d'habileté et d'astucieuse intelligence. »

Même du point de vue politique, le règne de Baïbars a été une époque considérable quant à la conduite à tenir envers les Croisés, et à l'avenir même de l'empire.

Voici, d'autre part le portrait que fait de lui Alsyuti :

Le sultan revendiquait comme titre de fierté d'être le protecteur des Lieux Saints : Jérusalem, La Mecque, Médine, et c'est là un témoignage de sa piété.

Il a soumis les arabes du désert et les berbères du nord. Il a épousé la fille de son allié le Khan de la Volga. Il a construit une mosquée à Constantinople et échangé des ambassades avec l'empereur de Byzance. Sous son règne, le commerce de l'Égypte était florissant avec la Sicile, la France et l'Espagne.

A sa valeur militaire s'ajoutait un sens politique aigu, doublé de beaucoup de clairvoyance et de perspicacité. Bon administrateur, son amour des réformes et de la justice a renoué l'empire auquel il a su donner une structure solide. Quoique la plupart du temps sur les champs de bataille, il ne perdait jamais de vue l'administration de l'État. Il a édifié un palais de justice aux pieds de la citadelle où il examinait en personne les doléances du peuple. Les lundis et les jeudis, il passait en revue les troupes qu'il regroupait au Caire pour les reformer durant les saisons d'hiver.

Il construisit beaucoup d'écoles, ainsi que la grande mosquée qui porte son nom, creusa le golfe d'Alexandrie où il paya de sa personne pour stimuler le zèle des ouvriers. Il construisit aussi des aqueducs

et des barrages, creusa des canaux et des drains, aménagea des routes, érigea le fort d'Alexandrie, créa une marine de guerre composée de 40 navires, ainsi qu'une armée permanente de 12.000 hommes.

En 663 de l'Hegire, la famine s'étant abattue sur l'Égypte il prit des mesures telles qu'il put en avoir facilement raison, en attendant la nouvelle récolte et l'arrivée des secours demandés aux autres provinces. Il commença par tarifer les céréales, mais les denrées eurent vite fait de disparaître du marché. Il fit alors ouvrir les greniers de l'État et distribuer aux nécessiteux une provision de trois mois. Tant pis pour quiconque l'épuisait en moins de temps. Les Emirs eux-mêmes étaient chargés de l'exécution des mesures, et toute négligence, toute malhonnêteté étaient sévèrement punies, même de la peine de mort. Les stocks ne suffisant pas aux besoins de la population, il mit à la charge de chaque Emir plusieurs familles, 50 à 100 personnes, chacun selon sa capacité. Convoquant un jour un des grands Emirs : « Je mets à ta charge cent bouches à nourrir, lui dit-il. » — « Je m'étais déjà taxé, répondit l'Emir, mais pour te faire plaisir, je doublerai la taxe. »

Et il eut ainsi raison du marché noir ; et tout allait de ce train-là dans l'empire. S'il était aimé et obéi, c'est parce qu'il était aussi sévère pour lui-même que pour les autres, et sachant que la bonté était ce qui désarmait le plus les haines et gagnait les sympathies, il s'attachait à toujours être un souverain prévoyant et paternel. Sévère surtout envers les grands à qui il ne permettait aucun écart, il était au contraire pitoyable envers les humbles. Il passait la plupart de ses nuits à s'occuper des affaires du peuple.

« Sachez, dit-il un jour aux Emirs et aux chefs réunis, que j'ai sacrifié pour plaire à Dieu, 600.000

pièces d'or, que m'auraient produites le cadastre, l'évaluation des propriétés, le recensement des esclaves, le décompte des palmiers. Et Dieu m'a dédommagé amplement par un accroissement de puissance. Les richesses que l'on obtient par des voies injustes, sont une charge qui pèse sur le prince et dont il devra rendre compte. Le Trésor alimenté par des abus est pauvre quoiqu'il paraisse regorger de biens ».

Il cultivait au plus haut point le sens de l'équité et de l'égalité ; son cœur était parfaitement humain, il ne reculait pas de comparaître en personne, le cas échéant, devant le cadi dont il respectait la sentence, même et surtout lorsqu'elle lui était défavorable. Un jour qu'il faisait son entrée dans le prétoire pour plaider un litige au sujet d'un puits qu'il revendiquait, il empêcha le cadi de se lever de son siège en signe de respect, lui rappelant qu'il n'était là qu'un simple citoyen tout comme son adversaire. Il mettait ainsi le cadi à l'aise pour qu'il se prononçât sans contrainte.

Il distribuait chaque année aux pauvres, dix mille sacs de blé, et durant le mois de Ramadan, il ouvrait des cuisines populaires à l'occasion du jeûne. En 675 h, il rétablit la tradition du Tapis Sacré, inaugurée par Shagar Eldorr.

Dès sa victoire sur les Francs à Mansura, il reçut le contrôle de l'armée et du recrutement des troupes. Créateur de l'empire Mameluk et artisan de sa puissance, sa Cour était aussi nette que son gouvernement. Hauts dignitaires et grands officiers, astreints à une tenue rigide, venaient par ordre de préséance après le sultan. N'importe lequel pouvait briguer la succession pour peu qu'il fit preuve de valeur et qu'il sût par son ascendant éclipser ses rivaux.

Le sultan cultivait et protégeait les Lettres et les Arts ; il remit en honneur la syntaxe et donna l'essor

à une renaissance de la langue arabe. Son caractère quelque peu mystique le portait à l'étude des sciences astronomiques et astrologiques.

Dans un message à l'adresse du sultan, Sheikh Muhi Eddin dit : « Dieu t'a envoyé pour la protection de l'Islam, la confusion de ses ennemis, l'établissement de la vérité et de la justice, la pratique de la bonté et de la sagesse. Dieu soit loué pour tous ces bienfaits ».

Ce n'était certainement pas de la flagornerie, car ce même Muhi Eddin ne craint pas de heurter de front Baibars qui, réunissant un conseil d'Ulémas, demande l'autorisation de lever une taxe pour financer la campagne contre les Mongols.

« Tu étais dans l'esclavage chez l'Emir Bûndûkdar, lui répliqua le Sheikh, et tu ne possédais rien. Puis Dieu t'a comblé de ses faveurs et a fait de toi un roi. Tu possèdes mille Mameluks et deux cents concubines qui ont chacune ses ornements d'or et son coffret de bijoux. Cela seul suffira pour ta campagne. Si le produit de ces biens s'avère insuffisant, nous t'autoriserons à taxer le peuple ». (1)

Mécontent, Baibars éloigna Sheikh Muhi Eddin de Damas, mais il mourut un mois après, le jeudi 17 Moharram 676.

17. — Son héritier.

Voyant son heure approcher, Baibars écrivit à son fils Alsaïd, âgé de 18 ans, pour lui faire ses ultimes recommandations :

(1) Alsyuti. — Au sens du sultan dont l'austérité était proverbiale, ces concubines étaient un accessoire de luxe et d'apparat indispensable pour le prestige du prince, sorte de galerie vivante, tout comme les galeries d'art d'aujourd'hui.

« Tu n'es encore qu'un enfant et les grands Emirs te considèrent comme tel. Si tu apprends que l'un d'eux cherche à troubler ton règne et que tu en acquiesces la certitude, tranche-lui le cou sur l'heure et ne consulte personne ».

Il est évident qu'instruit par l'expérience, expérience longue et douloureuse, le père ne cherchait qu'à mettre son fils en garde contre les intrigues et les complots. Mais l'enfant a mal compris la leçon, et pour cause. C'était un enfant dénaturé dans le sens le plus tragique du mot. A la mort du sultan, l'Emir Badr Eddin Beilek lui adressa un message de Damas pour lui annoncer la nouvelle. Au lieu de s'attrister, Alsaïd manifesta au contraire une joie extrême et combla le messenger de largesses. Et pour justifier son attitude, il fit répandre la nouvelle du prochain retour du sultan.

Cependant, l'Emir Badr Eddin ne tardait pas à arriver au Caire pour remettre au fils les trésors et les richesses que lui avait confiés le père ; et remplissant son devoir jusqu'au bout, il fit prêter aux Emirs et aux troupes serment de fidélité, et lui remit le commandement de l'armée et le fit proclamer sultan.

Pour toute récompense, l'Emir Badr Eddin Beilek succombait peu après au poison. Et l'on accusa le jeune sultan de ce crime. Certains auteurs disent même que l'Emir s'était rendu auprès de la sultane mère pour lui exprimer ses condoléances à l'occasion de la mort de son mari, et ses félicitations pour l'avènement de son fils. La sultane lui aurait offert une limonade empoisonnée, et son médecin, Emad Eddin Alnabulsi, aurait reçu 3000 dinars pour l'achever. (1)

(1) Alsaïd, né en 658 H. avait pour mère une princesse Khawarizm, la propre fille de Hussam Eddin Bara-

A la mort de l'Emir Badr Eddin, le désordre et la confusion s'emparèrent du pays. Le jeune sultan, faisant revivre l'ère de Turanshah de néfaste mémoire, s'était entouré de Mameluks de bas-étage, — la *canaille*, disent les chroniqueurs, — et donnait libre cours à sa fantaisie. Par égard pour la mémoire du père, les Emirs usèrent de mansuétude et s'efforcèrent de ramener le jeune roi à de meilleurs sentiments. L'Emir Shams Eddin qui avait remplacé l'Emir Badr Eddin dans ses fonctions et qui était un homme droit et énergique, essaya d'abord de la persuasion, puis fit des remontrances. Il subit un sort plus cruel que celui de son prédécesseur. Alsaïd l'insulta à la porte même de la citadelle, lui arracha la barbe et le fit jeter dans un cachot.

Le sultan s'acharna sur les Emirs, exerçant contre eux les plus viles vexations, les soumettant aux injures de *la canaille*, et plusieurs furent même maltraités et incarcérés.

L'Emir Badr Eddin Mohamed Baraka Khan, frère de la sultane mère, dut intervenir et enjoindre à sa sœur de mettre un frein aux folies de son fils. Cette démarche lui valut la honte d'être maltraité publiquement et jeté en prison par son neveu.

Les Emirs tinrent alors conseil, puis se rendant avec leurs Mameluks auprès du sultan, le menacèrent de le déposer. Il promit sous la contrainte tout ce qu'on voulut ; mais pouvait-il s'amender ?

La révolte ne tarda pas à éclater, l'armée de Syrie, commandée par Qalawûn, beau-père du jeune sultan,

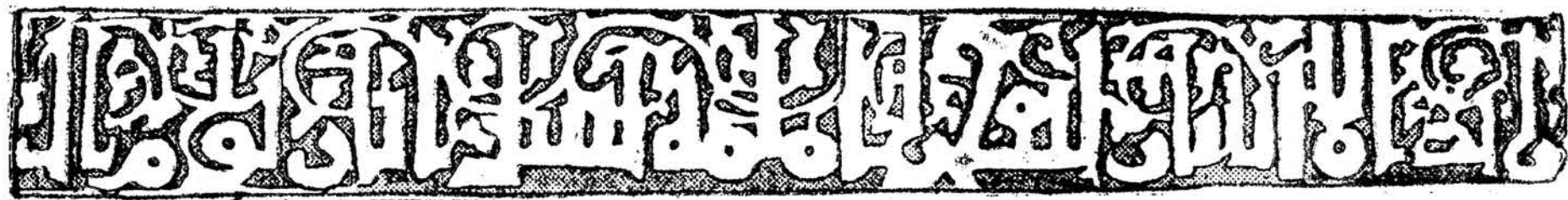
ka Khan. Baibars avait aussi pour femmes, deux princesses tartares : La fille de Seif Eddin Toglu, et la fille de Seif Eddin Karai Tamagee. Il laissa dix enfants : 3 garçons et 7 filles. Sa première femme qu'il avait épousée à Gaza et confiée au Malik Almughith fut répudiée par la suite.

s'étant rebellée la première. Alsaïd dut finalement abdiquer, — Août 1279, — et Qalawûn prit le pouvoir au nom du fils cadet de Baibars, alors âgé de sept ans.

La valeur militaire de Qalawûn ne tarda pas à le hisser au trône. Bon guerrier, bon administrateur, il acheva l'œuvre que Baibars n'avait pu mener jusqu'au bout, et il consolida l'empire par la conquête des derniers bastions Francs : Laodicée, Tripoli et St. Jean d'Acre.

Comme Baibars, Qalawûn était originaire du Qipshaq, cette contrée de la Russie Mongole, qui fournit à l'Égypte deux grands sultans : grands par leur œuvre, grands par leur cœur.

FOUAD ABOU-KHATER



LES AVENTURES DE L'ÉLECTRON

Deux communications simultanées à l'Académie des Sciences, l'une de M. Jean Thibaud, directeur de l'Institut de physique atomique de Lyon, et l'autre de MM. Charpak et Suzor, collaborateurs de M. Joliot au Laboratoire de chimie nucléaire du Collège de France, remettent en vive lumière le comportement singulier de l'électron tel qu'on l'observe dans le rayonnement dit *bêta* des corps radioactifs. Le curieux incident auquel a donné lieu la publication de ces deux notes aux *Comptes-rendus* du 18 décembre 1950 est d'ailleurs sans rapport avec le fond même du problème qui est d'une grande importance pour la théorie des noyaux atomiques.

S'il est une particule dont on puisse dire qu'elle est parfaitement connue, c'est l'électron, unité d'électricité négative. Aucune non plus n'a davantage d'applications pratiques. « Il n'y a pas de découverte aussi dramatique, écrit le Dr. Karl Compton, que celle de l'électron, la chose la plus minuscule de l'univers, qui en l'espace d'une génération, a transformé une physique stagnante, une chimie descriptive et une astronomie stérile en des sciences dynamiques, pleines d'aventures intellectuelles, et qui a raccordé les interprétations théoriques aux évaluations pratiques ». Cette découverte extraordinaire remonte à 1897, un an après celle de la radioactivité. Elle avait été préparée par les faits de l'électrolyse qui avaient conduit Faraday à vérifier que les charges électriques sont

discontinues et sont toujours les multiples d'une charge fondamentale unité. Mais ce n'est qu'après la découverte des rayons X en 1895 que les expériences furent entreprises sur les émissions cathodiques productrices du nouveau rayonnement. Elles étaient déviées par un aimant qui révélait leur charge négative. Jean Perrin en France avait d'ailleurs réussi à électriser un conducteur avec un faisceau de rayons cathodiques qu'il avait fait jaillir à l'air libre. J.J. Thomson à Cambridge établit que ces rayons étaient constitués par des « corpuscules » de même nature dont il affirma la présence universelle et dont il calcula le rapport de la charge à la masse. Il les rattacha aux « ions » de Faraday, les ions liquides comme les ions gazeux. Finalement il trouva que la masse de l'électron était 1830 fois plus petite que celle de l'atome d'hydrogène. Mettant plutôt l'accent sur sa charge, Lorentz proposa alors une théorie électrique de la matière qui conduisit au modèle d'atome de Perrin et de Rutherford, celui dit du système planétaire.

En 1899 l'analyse des radiations de l'uranium révéla une émission négative que Rutherford appela « rayons *bêta* », plus pénétrante que l'émission positive des « rayons *alpha* ». Son étude montra qu'elle était identique aux rayons cathodiques et, par conséquent, qu'elle était formée d'électrons. Rutherford en calcula la charge et la masse d'après les mesures qu'il avait faites sur les rayons *alpha*, atomes d'hélium privés de deux électrons et par suite porteurs de deux charges positives. De même qu'on s'était donné un modèle de l'atome, il fallait se représenter la structure de l'électron, Lorentz et J.J. Thomson le figuraient comme une petite sphère d'un rayon égal à un millionième de millimètre. Quant à sa nature elle était indéterminable. L'électron possédait bien une masse

comme de la matière, mais il portait aussi une charge électrique douée d'une inertie matérielle et par conséquent d'une masse croissant avec la vitesse.

Un nouvel avatar de l'électron se révéla avec la mécanique ondulatoire ; il se conduisait en certains cas non plus comme un corpuscule mais comme une onde. La conciliation de ces deux aspects a conduit les physiciens à le douer d'une rotation (*spin*). Mais d'autre part cette image trop physique ne s'accorde plus avec la conception discontinue des champs électromagnétiques ; il faudrait supposer un électron réduit à un point mathématique ce qui lui donnerait une énergie propre et par suite une masse propre infinies. C'est une difficulté insurmontable.

Cet électron mystérieux crée d'autres embarras aux physiciens, lorsqu'on le considère dans la radioactivité, sous forme de corpuscule *bêta*. Alors que le corpuscule *alpha* à une vitesse constante qui dépend du corps radioactif, le corpuscule *bêta* est émis avec toutes les vitesses possibles, formant ce qu'on appelle « un spectre continu ». Cela est contraire aux lois de conservation et c'est pourquoi Pauli a dû admettre l'existence d'une autre particule non électrisée, le « neutrino », qui partagerait avec l'électron l'énergie libérée par le noyau dans la désintégration, et cela d'une façon quelconque pour justifier le spectre continu. En fait on n'a jamais découvert ce neutrino.

A cette hypothèse M. Jean Thibaud en a substitué une autre en 1946 : celle de l'« electrino ». Ce serait un corpuscule ultra-léger émis avec les corpuscules *bêta* ; il ne serait plus neutre mais porterait une petite charge électrique positive ou négative. M. Louis de Broglie a fait des objections à l'hypothèse. Selon lui elle ne pourrait être conservée qu'en attribuant au neutron une très petite charge dans l'intimité du noyau,

ce qui ne modifierait guère son équilibre électrique. Les expériences que M. Jean Thibaud a publiées à la suite de ces observations (10 et 24 mars 1947) semblent bien établir l'existence des électrinos, dont la pénétration serait supérieure à celle des corpuscules *bêta*.

La note présentée ces temps derniers confirme par des expériences nouvelles le rayonnement anormal accompagnant les désintégrations atomiques à corpuscules *bêta*. M. Jean Thibaud semble avoir renoncé au nom d'électrino, mais il a étendu les propriétés de ces particules qui auraient, entre autres, une masse un peu supérieure à celle de l'électron. Elles seraient de vie assez courte et donneraient naissance aux particules *bêta* qui seraient ainsi secondaires. C'est l'idée que M. Thibaud avait déjà suggérée dans sa thèse de doctorat, il y a vingt-cinq ans.

Ce sont des expériences toutes différentes qu'ont faites MM. Charpak et Suzor et que M. Joliot a présentées à l'Académie. Elles se proposaient d'étudier le rayonnement diffusé en arrière des particules *bêta* par comparaison avec celui qui avait traversé une certaine épaisseur de matière. Ce premier rayonnement atteint vite une valeur maximum alors que le second décroît continûment avec l'épaisseur du métal. Or les courbes sont différentes selon la nature du métal, et aussi selon la nature du corps radioactif (isotopes du cobalt, du phosphore et du sodium); toutefois elles gardent une certaine parenté, sauf pour un certain isotope radioactif 99 qui n'émet pas des corpuscules *bêta* ordinaires mais des électrons de conversion. Les auteurs concluent que le rayonnement *bêta* est constitué par des particules distinctes des électrons. Il ne donnerait des électrons qu'après avoir rencontré la matière. Cette conclusion confirme celle de M. Jean

Thibaud ; les corpuscules *bêta* ne sont pas des électrons mais peuvent les engendrer.

Au point de vue théorique la découverte est capitale. Le seul grief qu'on peut lui faire c'est de compliquer encore davantage le problème du noyau atomique et de ses transmutations internes. Il y a vingt ans on ne connaissait que l'électron et le proton et tout paraissait simple. Aujourd'hui le noyau paraît contenir une dizaine de particules, y compris les fameux mésons cosmiques, et on ne comprend pas bien comment ils sont liés les uns aux autres. L'esprit, qui cherche toujours la simplicité, s'efforce de démêler quelles sont vraiment les particules élémentaires. M. Louis de Broglie s'y emploie en France avec toute la puissance de son imagination scientifique.

RENÉ SUDRE



ECRIVAINS D'EGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

I. – E. DRIOTON ET E. SVED : *Art Egyptien*

Le magnifique album que nous présentent les éditions des Arts et Métiers Graphiques sur l'*Art Egyptien* est un des ouvrages les plus satisfaisants, à la fois pour l'esprit et les yeux qu'on ait publié sur ce sujet. Pour l'esprit, parce que les commentaires du Dr. Drioton, s'appuyant sur des exemples particulièrement bien choisis, rendent sensibles à la fois les caractères généraux et les variations intérieures très importantes de l'art de l'Egypte pharaonique. Pour les yeux, parce que les photographies d'Etienne Sved sont d'une très haute qualité artistique et reproduites en héliogravure avec toutes les nuances et toute la profondeur que permet ce procédé. Mais, plus encore que leur qualité purement technique ou même sensible, c'est l'intelligence archéologique et l'intuition des caractères essentiels de l'art égyptien qu'on est ravi d'y rencontrer. Car, comme dit le proverbe chinois, « une image vaut cent mille paroles », et les commentaires les plus savants auraient pu nous donner une idée abstraite de l'art égyptien, ils seraient demeurés impuissants à nous le rendre présent, à nous le faire aimer.

*
**

Voyons d'abord les caractères généraux.

« L'art égyptien, dans toutes ses manifestations, exprime l'esprit de l'architecture. Ses statues ont été créées pour des édifices grandioses dont on n'a jamais songé à les séparer ; ses bas-reliefs méplats pour des

parois dont on s'efforçait de ne point gâter l'effet architectonique. Les caractères que ces préoccupations ont valu à la statuaire et au dessin se sont étendus jusqu'aux productions mineures de l'art égyptien. On ne comprend vraiment la beauté d'un pot à kohol qu'en profilant derrière lui la silhouette d'un temple. Cette sorte de dénominateur commun donne à toutes les œuvres égyptiennes leur air de parenté » (p. 8).

Et en effet il existe peu d'arts qui, à travers vingt-cinq siècles aient su conserver autant d'homogénéité de style. Cette homogénéité tient essentiellement, selon le Dr. Drioton, à son caractère architectural. Dans tous ses aspects, c'est un art *monumental*, au sens propre du terme, un art créateur de monuments. C'est donc par excellence un art social ayant une fonction sociale. Il en est de même, d'ailleurs, de toutes les grandes époques d'art qui s'expriment toujours dans des monuments ayant une valeur sociale et idéologique prédominante. Jean Cassou dit bien dans *Situation de l'Art Moderne* (1) que le désir de travailler à des monuments et de penser en termes de murs rouge en réalité les peintres modernes les plus abstraits. S'ils ne peuvent réaliser ce désir fondamental c'est qu'ils ne sont pas d'accord avec leur société. Tel n'était pas le cas des sculpteurs pharaoniques. Ils coïncidaient parfaitement avec l'idéal dont ils assuraient l'illustration. L'individualisme et la liberté sans frein de l'artiste, dont certains prétendent faire aujourd'hui la condition de la création, n'existait pas plus dans l'ancienne Egypte, que dans les autres grandes époques d'art : l'artiste a toujours exécuté des commandes très précises en vue

(1) Les Editions de Minuit, Paris, 1950.

de l'illustration d'un idéal social incarné dans un monument. Bref, comme le disait déjà le perspicace Baudelaire dans son *Salon de 1846* : « La liberté absolue et divergente de chacun, la division des efforts et le fractionnement de la volonté humaine ont amené cette faiblesse, ce doute et cette pauvreté d'invention ; quelques excentriques sublimes et souffrants, compensent mal ce désordre fourmillant de médiocrités. L'individualité, — cette petite propriété — a mangé l'originalité collective ».

Cette *originalité collective* on peut dire que peu de peuples l'ont possédée à un plus profond degré que les anciens Egyptiens. Mais elle tient chez eux à la parfaite intégration de la société dans un idéal temporel et religieux qui commande entièrement tous les monuments de l'Egypte ancienne. Car, il ne suffit peut-être pas de dire que tout l'art égyptien est dominé par le style architectural : n'en est-il pas de même en Grèce et dans la cathédrale gothique par exemple ? Bien que la rigueur de l'adaptation de tous les détails au style du monument soit supérieure en Egypte, ne faudrait-il pas chercher pour déterminer la différence spécifique de l'art égyptien d'autres causes encore, d'ordre dirions-nous, idéologique, puisque religion, philosophie, science et politique se confondaient en une doctrine syncrétique ; il y aurait aussi à considérer des influences géographiques, voire une idiosyncrasie raciale.

Mais ce n'était pas l'objet de cet album de pousser si avant les recherches, ni d'être un traité d'esthétique de l'Ancienne Egypte. Il s'agit d'une promenade à travers l'art des Pharaons, destinée à nous faire apprécier au passage quelques-unes des œuvres les plus caractéristiques.



Voyons maintenant quelles sont les variations qui à l'intérieur de cet art, qu'on dit à tort monolithique, l'ont maintenu vivant.

Le premier style royal égyptien, celui qu'on trouve à Sakkarah, remonte vers 2750 av. J.-C., sous le règne du roi Zoser. Ici, encore « les édifices sont à la mesure de l'homme ». C'est que l'on est à la première étape de la construction en pierre et l'on retrouve de nombreuses réminiscences de l'architecture de bois, de roseaux et de briques crues. De plus, la pierre utilisée est une pierre tendre, le calcaire, qui permet à l'artiste des effets proches du réalisme. Bref, comme le dit excellemment le Dr. Drioton, « si l'architecture égyptienne avait poussé dans cette voie, nul doute qu'elle n'ait abouti à un art offrant avec l'art grec de grandes affinités. En fait, un siècle plus tard, elle avait adopté une tout autre direction » (p. 17).

Ce second style, on le trouve non loin de là à Guizeh. La géométrie règne en maîtresse sur ce plateau. « Longues lignes droites, larges surfaces unies, énormes volumes réguliers ». Comment expliquer ce changement d'idéal dans l'art monumental ? C'est que les réminiscences de l'architecture du bois et de la brique crue ont disparu et d'autre part, que l'on travaille à présent avec un nouveau matériau, les pierres dures. « Ce sont ces nouveaux matériaux, mis à la disposition des constructeurs qui ont imposé très vite à l'architecture un style géométrique ». Certains qui aiment trouver à tout des causes profondes autant qu'éloignées vont se récrier peut-être. Pourtant, n'avons-nous pas assisté, de nos jours et sous nos yeux, à une révolution tout à fait analogue dans notre architecture ? L'usage du béton armé à la place de la

Pierre et de la brique a entièrement transformé le style et à la place du rococo du dix-neuvième siècle règne de nouveau la géométrie et l'on a « l'unité d'habitation » de Le Corbusier et les gratte-ciel de New-York. Et la différence est certes plus grande entre l'architecture de béton et de verre et les styles qui l'ont précédé qu'entre les pyramides de Giza et celles de Sakkarah. L'architecture entraîne une transformation dans la statuaire. « La belle simplicité, la noblesse et la puissance qui caractérisent cet art de Titans » se reflète en effet dans les œuvres de la quatrième dynastie (2725-2563 av. J.-C.). C'est de cette époque que datent le grand sphinx de Guizeh et la statue vraiment admirable de Chéphrên, qui est un chef-d'œuvre de l'art universel. Par contre, il nous semble que le général Rahotep et la dame Nofret relèvent d'un tout autre idéal artistique, style réaliste et même naturaliste où l'observation psychologique de la personnalité individuelle des modèles est rendue avec une force et une vérité émouvantes. Ce style est précurseur de celui que le Dr. Drioton assigne à la cinquième dynastie où les artistes sculptent leurs modèles avec tous leurs défauts et leurs qualités donnant ainsi une sensation profondément humaine. Même les attitudes, bien que stylisées selon les canons traditionnels, échappent alors à la géométrisation et à la schématisation par la vérité des détails qui assouplissent les postures, relâchent les muscles et rendent la pose naturelle et parfois gracieuse. Les exemples les plus remarquables de ce nouveau style sont la tête du roi Ouserkaf, le fameux Cheikh el Balad et l'admirable statue du médecin de cour Niankhrê. Que dire alors du buste de femme en bois, qu'on jugerait être une sculpture bourguignonne représentant quelque reine de France, tellement le profil est caractéristique ? Profonde clairvoyance de l'art qui à

travers des êtres si éloignés dans l'espace et le temps retrouve la même personnalité humaine et les mêmes modes d'expression du beau.

A cette époque, la petite statuaire en calcaire se spécialise dans la représentation des serviteurs destinés à assurer, pour ainsi dire, la vie quotidienne du défunt. Comme le note le Dr. Drioton, on trouve là d'admirables exemples de « statuaire du mouvement ». Et, ma foi, ces représentations de travailleurs dans leurs diverses fonctions pourraient être prises en exemple par les tenants du « réalisme socialiste » d'aujourd'hui !

Nous sommes maintenant au Moyen-Empire. Les rois n'érigent plus de grandes pyramides, tout simplement parce qu'ils sont pauvres. On trouve alors des pyramides en briques crues, avec au sommet des « pyramidions » en granit finement poli. La statuaire, a-t-on dit de cette époque, est un académisme inspiré par l'Ancien Empire dont les œuvres les plus estimées fournissent les canons des proportions. « C'est vrai surtout pour le modelé des corps et cela devait le rester jusqu'à la fin de l'art pharaonique » (p. 45). Cependant, dans les meilleures œuvres de la douzième dynastie, les visages conservent encore suffisamment de réalisme et de vérité psychologique. Nul doute par exemple, que l'on n'ait dans leurs statues de véritables portraits des Aménemnès ou des Sésostris. On retrouve dans tous ces visages une expression maussade et comme un caractère tourmenté. Les défauts des personnages royaux sont ensuite imposés à toutes les effigies de la cour. L'art du bas-relief procède du même académisme. C'est une calligraphie de formes où seules les physionomies humaines, quand elles sont des portraits, sont réalistes.

Sous le Nouvel Empire (1580-1320 av. J.-C.), redevenus puissants et riches, puisque par leurs

conquêtes, Thèbes est devenue la capitale de tout l'Orient, les pharaons cherchent à créer un décor architectural aussi grandiose que celui des pyramides de Guizeh, mais qui soit différent. « Les rois y vivent en commerce quotidien avec les dieux et ils y sont enterrés dans une nécropole d'un type nouveau, dont la magnificence entend éclipser celle de l'antique champ des Pyramides » (p. 50). On trouve dans ce style un effort vers une surhumaine grandeur. A Karnak, à Louxor, à Gournah, dans la Vallée des Rois, à Deir el Bahari, c'est un nouveau décor qu'érige la dix-huitième dynastie. « On ne se lasse pas d'admirer la sobre élégance des colonnes fasciculées, disposées en portiques autour de la cour, ou groupées en forêt dans la salle hypostyle ». A Deir el Bahari, le temple est creusé dans la montagne, « l'idée architecturale en est à la fois nouvelle et audacieuse. Avec ses cours à portiques étagées en gradins, le temple s'harmonise avec le paysage et paraît être le soubassement de la falaise ». Ici, comme on a de nouveau employé le calcaire, le style « retrouve un air de cousinage avec l'art grec, comme au temps lointain de Zoser. Les portiques à piliers carrés, traités à la mesure de l'homme, ne suffiraient pas à eux seuls à créer cette impression ; mais les colonnades cannelées qu'on aperçoit dans leur embrasure sont si grecques d'allure, que, depuis longtemps on les a baptisé des protodori-ques » (p. 69-70). Cependant, le décor de bas-reliefs coloriés devait dissiper cette impression. Dans la statuaire souffle un goût nouveau : « sous l'influence de causes diverses, ce goût, qui fleurit librement dans les bibelots de l'art privé, était dominé par la tendance nouvelle à la grâce et même à la joliesse » (p. 75). Les œuvres les plus remarquables de ce style sont notamment l'étonnant masque d'obsidienne de Thoutmosis

III, la statue pleine de grâce d'Amènhotep accroupi et surtout l'admirable buste de femme en calcaire (fig. 76). Ici encore, on éprouve ce choc de retrouver si loin à travers le temps et l'espace une forme humaine et un type de beau étonnamment proche de l'art grec archaïque. C'est une preuve encore, s'il en fallait, que le matériau peut avoir une influence déterminante sur la facture. Comme le dit le Dr. Drioton, ce buste est un chef-d'œuvre « de ce goût exquis d'une époque qui sacrifia tout à la grâce et qui, enivrée de cette nouvelle inspiration, entreprit de rajeunir selon cet esprit les thèmes traditionnels, et jusqu'aux effigies les plus rébarbatives de divinités à têtes d'animaux » (p. 87). Les bas-reliefs de l'époque expriment évidemment la même tendance.

Avec le règne d'Akhnaton, l'art subit une nouvelle révolution. Non seulement on revient au réalisme, mais on le pousse au naturalisme. L'artiste se complait à souligner avec une sincérité absolue, les défauts de ses modèles. « Dans le domaine de l'art, tout se passe en effet comme si Akhnaton, excédé par la joliesse de règle dans la représentation humaine, avait décrété qu'on représenterait l'homme tel qu'il était, sans pallier les défauts physiques » (p. 89). Cet art nouveau donne sur cette voie des chefs-d'œuvre qui sont parmi les plus remarquables de l'art universel. Ainsi, le colosse d'Akhnaton, bien que figé dans une pose traditionnelle, souligne les défauts physiques du grand roi. Mais, son visage resplendit de sagesse mystique. La tête inachevée de la reine Nefertiti est un des plus admirables portraits de femme de toute la statuaire. Elle respire des sentiments d'une féminité si exquise en même temps que d'une profondeur humaine universelle qui la rendent étonnamment proche de nous. Ce style nouveau, malgré certains excès, obéit

cependant à la grâce qu'avait découverte la précédente dynastie et, comme le dit le Dr. Drioton « en somme, l'art d'El Amarna n'avait pas vraiment brisé la tradition artistique dont il croyait être libéré. Il n'en fut, pourrait-on dire, qu'un facies » (p. 93). Aussi lorsque Toutânkhamon rouvrit les ateliers d'art à Thèbes, on retourna à la grâce que l'on poussa même jusqu'à la « joliesse morbide, avec parfois une touche de mélancolie romantique ».

Avec la dix-neuvième dynastie (1320-1200 av. J.-C.) la grâce, le souci de la joliesse se perd. On recherche le « luxe écrasant, l'expression pompeuse », le grandiose. C'est Ramsès II qui est responsable de ce style. « Les monuments de ce roi visaient à exalter une puissance et une richesse qui pensaient ainsi s'égaliser à celles des plus grands monarques du passé. Leurs procédés furent la lourdeur écrasante, l'amoncellement et la surcharge » (p. 100). De même les bas-reliefs et les hiéroglyphes sont sculptés profondément pour empêcher le remploi des colonnes ou des pierres par ses successeurs. La statuaire est, elle aussi, poussée par un même souci d'exprimer la grandeur royale et la volonté de puissance. S'il y a encore une certaine joliesse, elle est purement académique et même les visages ne sont plus guère des portraits, sinon peut-être de profil. On excepterait cependant la belle tête de Ramsès II (fig. 109). Mais dans l'ensemble, un académisme sclérosé règne sur ces statues souvent démesurées. « On saisit là, dans l'emploi de formes qui jusqu'alors avaient été pleines de sève, un retrait de vitalité, et pourrait-on dire, un premier symptôme de l'ankylose de la vieillesse... L'art égyptien dura encore plus de mille ans, telle était la puissance de sa tradition, et il produisit encore par à coups des chefs-d'œuvre. Mais ceux-ci furent des réussites indi-

viduelles plutôt que le fruit des écoles d'art en honneur à leur époque » (p. 123-124).

Parmi ces chefs-d'œuvre, la fameuse statue de scribe accroupi et le buste de Montouemhêt sont vraiment des créations de premier plan. On arrive ainsi à l'époque gréco-romaine, où l'art égyptien se transforme sous l'influence de l'idéal grec, puis romain. « Cristallisé comme il l'était, le vieil art pharaonique pouvait durer indéfiniment, et avec honneur en face de l'art gréco-romain, comme art officiel et religieux du pays. Il l'aurait fait si, sous l'administration romaine, qui pourvut pourtant à l'érection de nouveaux édifices dans l'esprit le plus conservateur, les Egyptiens eux-mêmes ne s'étaient progressivement et définitivement désintéressés de lui, parce qu'ils étaient hellénisés dans leur vie privée » (p. 149). Cependant, les sculpteurs égyptiens conservèrent la tradition du *métier* et cela leur permit de réussir dans les styles nouveaux qu'ils adoptaient des œuvres admirables, comme cet étonnant buste en porphyre d'empereur romain du IV^{ème} siècle.

*
**

Voilà donc que, sous la conduite du Dr. Drioton, l'art égyptien nous apparaît plein de vie et de variations malgré certaines données immuables qui ont assuré une parenté de style : une conception du beau toujours imprégnée ou sous-tendue d'esprit géométrique et prisonnière de certains thèmes et de certains moules, une conception décorative de la statuaire, qui donnait plus d'importance au rythme des masses qu'au personnage représenté. Et pourtant, ce qui demeure toujours admirable, c'est l'art du portrait, où la finesse et la complexité de l'observation psychologique établit avec aisance un miraculeux accord avec une stylisation

qui obéit au rythme d'un ensemble plus vaste. Le sculpteur ancien égyptien, comme le peintre moderne, concevait son art essentiellement comme un appel de formes décoratives à prédominance géométrique ; mais aussi, contrairement à l'artiste d'aujourd'hui, de formes hautement signifiantes. On remarquera que cet art représente surtout l'homme et qu'il préfère représenter l'homme dans sa conception la plus haute. Les visages sont presque toujours exaltés, ce sont des visages connaissants, illuminés de sagesse, omniscients, dirait-on en regardant Akhnaton, délicieusement tourmentés par l'appel d'un divin amour, comme la face si sensible de Nefertiti, et en tous cas presque toujours tourné vers le divin. On répondra certes que ceci est bien naturel puisque cet art tout entier décorait des tombeaux ou des temples. Il n'en demeure pas moins, précisément, que les Egyptiens n'ont pas éprouvé le besoin d'un art laïque tourné vers la décoration et l'embellissement de la vie quotidienne et qu'ils n'ont que rarement représenté l'homme dans ses labeurs intérieurs ou peint sur son visage les joies des nourritures terrestres. Non pas que la sculpture égyptienne se contente d'une représentation qui idéalise la forme humaine, au sens occidental du terme. Au contraire, le portrait est criant de vie et de ressemblance, frappé de marques individuelles. Mais dans cet individu s'incarnent les fonctions supérieures de l'homme. Le portrait est stylisé mais non idéalisé. Ce qui est en jeu, c'est la conception même de l'homme qui n'est considéré comme tel que lorsqu'il exprime sa fonction universelle d'homme, être connaissant, dernière expression de ce monde et tourné vers les dieux. L'homme est essentiellement un prêtre et c'est sa fonction dans la Nature que d'être prêtre, c'est-à-dire trait-d'union entre les forces naturelles et les forces

surnaturelles. Cependant, à peine a-t-on exprimé cette conception qu'on se rend compte que c'est une généralisation à laquelle de nombreuses époques que nous avons énumérées ne correspondent guère : l'époque « maussade », l'académisme, la joliesse morbide, le réalisme naturaliste, l'art animalier, etc...

Quant à l'opposition de l'art laïque et de l'art religieux, il est vraisemblable que les anciens Egyptiens n'ont même pas soupçonné ce point de vue, car pour eux la religion baignait toute la vie ; de sorte qu'il ne faut pas juger tellement par la destination de l'édifice que par les thèmes eux-mêmes ; or « il y a, en fait, des ensembles artistiques purement laïques : toute la décoration des mastabas, scènes de travaux des champs, des ateliers, des chasses, où la religion n'a aucune place et qui pourraient bien être la transposition en bas-reliefs des scènes peintes qui ornaient les palais de Memphis ; toute la décoration aussi, sous le Nouvel Empire, de ce qu'on appelle les « objets de toilette »... Comme on le voit par cet exemple, il n'est que trop facile de se laisser emporter par une vue séduisante de l'esprit. Mais il faut revenir aux faits, qui répondent à des préoccupations et à des conditions matérielles, économiques et sociales, qui, comme dans tous les arts ont joué un rôle déterminant.

*
* *

Dans cette promenade à travers l'art égyptien, on n'a pas eu le temps de relever les époques primitives, classiques et baroques de la vie des formes. Il serait intéressant d'étudier si la théorie de Focillon se vérifie dans son histoire et dans quelle mesure ce déterminisme esthétique explique de son côté la transformation des formes et les différents styles.

*
**

Comme le lecteur qui nous suit l'a déjà compris sans doute, une des vertus principales de cette visite commentée à l'art égyptien est qu'elle jette à bas sans effort toutes les interprétations qu'une séduisante fantaisie et le goût du mystère ont voulu lier aux monuments pharaoniques. C'est ainsi qu'on a pu constater que le matériau a déterminé le style de Sakkarah, puis, plus tard la géométrie des pyramides de Guizeh. Leur gigantisme s'explique par la puissance économique et matérielle des pharaons de cette dynastie. Par contre, si au Moyen-Empire, on construit des pyramides en briques crues avec des pyramidions juchés au sommet, ce n'est pas la marque d'on ne sait quelle signification ésotérique, mais tout simplement que les pharaons sont maintenant pauvres et qu'ils n'ont pas les moyens de se permettre des pyramides gigantesques en granit. Enfin, si à Thèbes l'architecture redevient grandiose, c'est encore parce que les circonstances économiques et la puissance matérielle des pharaons a changé : ils rêvent naturellement d'égaliser leurs devanciers mais ne désirent pas imiter les pyramides dont la forme tant de fois répétée a fini par lasser. On cherche de nouvelles formes, de nouvelles formules de temples et c'est ici qu'on pourrait mieux qu'ailleurs appliquer les règles de Focillon pour expliquer de nombreuses inventions de cette époque, colonnes fasciculées ou renflées, surcharge, obélisque, bref, toutes les caractéristiques d'un style baroque. Si on sait lire les quelques paragraphes consacrés entre la page 100 et 125 au temple de Louxor on verra que le Dr. Drioton explique les additions de Ramsès II et de Ramsès III, la profondeur des hiéroglyphes, etc... par des causes naturelles et historiques, analogues à celles qui déterminent l'art de tous les temps.

A vrai dire, c'est dans la présentation du Dr. Drioton, merveilleusement secondé ici par Sved et le soin mis par les éditeurs à placer le commentaire en face des reproductions que l'on sent l'art égyptien vivant. Car on le voit vivre et évoluer selon les grandes lois qui s'appliquent aux créations humaines de tous les temps. Le matériau dont l'influence sur la forme sera difficilement exagérée, les conditions économiques, politiques et sociales, les conceptions religieuses qui déterminaient l'art des pharaons, essentiellement monumental, c'est-à-dire exprimant une idéologie collective dans des circonstances historiques et géographiques concrètes, voilà ce qui apparaît.

Et, ce qui rend l'art égyptien si vivant, c'est aussi que les sculpteurs ont su fouiller si profondément la psychologie humaine qu'on n'a pas de peine à s'y reconnaître soi-même. Oui, cette dame Nofret, le général Rahotep, le Cheikh el Balad, la dame sa femme, la reine Nefertiti, le roi Ouserkaf, le jeune Toutânkhamon ou Ramsès II, ou Montouemhêt, sont des types d'hommes que nous avons rencontrés et dont on retrouve l'équivalent dans les arts des autres peuples. Aussi n'est-ce pas sans un frisson de joie, qui provient de fibres profondément enracinées dans l'homme, que nous avons retrouvé ces résonances qui par delà le temps et l'espace rappelaient soit la Grèce, soit même la sculpture bourguignonne. Ces fugitifs échos évoquent l'unité de la nature humaine et des modes de représentation du beau et permettent la communication avec les anciens Egyptiens et cet unisson psychologique qui seul fait comprendre et aimer.

Mais évidemment, cette route si simple, et par cela même difficile, n'est pas celle où nous engage l'imagination romantique, qu'attire tout ce qui est

magie, secret, connaissance mystique, science détenue par quelques initiés qui cachent leur puissance : tous ces rêves, nous nous souvenons que leur séduction a durablement marqué toutes les enfances, comme elle a été vécue par les peuples enfants. Tout cela relève de l'âge pré-critique où la grande question *pourquoi* est posée non par la raison mais par l'imagination, qui est bien résolue d'avance à n'accepter que de merveilleuses correspondances. Evidemment, rien n'est plus facile que de poser la question pourquoi ? Pourquoi des pyramides ? pourquoi les pyramides de Guizeh ont précisément telle hauteur et quel est le sens du rapport de leurs hauteurs respectives ? Quelles directions indique la ligne qui passe par leurs sommets ? Et les pyramides en briques crues surmontées de pyramidions, quelles causes ésotériques ne peut-on imaginer à leur propos et qui les relieraient aux pyramides de Guizeh et à celles de Sakkarah par des étapes d'évolution initiatique aussi nécessaires qu'illusoires ! Pourquoi des obélisques ? Pourquoi a-t-on inventé précisément l'obélisque et abandonné les pyramides ? Pourquoi la colonne renflée ? C'est ainsi que le Dr. Davidson, des E.-U. nous annonce, d'après la longueur des couloirs de la grande Pyramide, la mort de Staline pour 1952 et divers autres événements fort précis !

Seulement sur ce chemin, sous prétexte de mieux connaître, on ne prend pas garde qu'on tourne le dos à la compréhension de l'art égyptien, comme de tout art. Parce que comme nous l'avons dit tout à l'heure, on ne comprend réellement qu'en retrouvant malgré toutes les différences historiques, ce fond identique de la nature humaine, en coïncidant avec les motivations psychologiques d'une humanité qui, mon Dieu, tout comme nous, faisait des guerres, connaissait les sentiments des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des

esclaves, de l'amour et de la haine, de la dureté des travaux, de l'injustice, etc... Si au contraire on prétend donner à l'art égyptien un substratum psychologique entièrement différent enveloppé dans un nuage de magie mathématique d'ailleurs éminemment vague, alors nous sommes irrémédiablement coupés de ces anciens Egyptiens dont les temples deviennent de grimaçant grimoires et l'art un système de mots croisés. Entraînés par leur esprit de système les sectaires de l'ésotérisme ont d'ailleurs proclamé eux-mêmes qu'il n'y a pas la moindre intention d'art dans tous les monuments égyptiens, dans les statues, dans les bas-reliefs, que les anciens ne recherchaient pas le beau mais seulement la symbolisation, au millimètre près, de connaissances réservées aux initiés. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cet album pour que l'absurdité d'une telle affirmation apparaisse, non seulement par la beauté et l'intention d'art très manifeste mais aussi par les variations des styles qui marquent autant de variation dans le goût c'est-à-dire d'intentions d'art bien vivantes. Mais nous sommes heureux de relever notre accord avec les théoriciens « ésotéristes » à savoir que, s'ils avaient raison, il n'y aurait pas eu d'art égyptien, et que, de toute manière, nous ne le comprendrions pas.

Car, malgré tout, le nombre de gens dont la mentalité est ainsi faite de nos jours qu'ils puissent se croire la réincarnation de Toutânkhamon ou de la déesse Hathor est relativement peu élevé et ce serait vraiment dommage d'instaurer une théorie qui exige ce détour pour communier avec l'art égyptien.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

II - WILMA SALINAS : *La Faiblesse d'Aimer*

V oici un bon roman qui vient de paraître chez Gallimard. L'auteur est de naissance égyptienne, méditerranéenne. Les grandes maisons d'édition de France sont toujours accueillantes pour des œuvres écrites, composées et témoignant de tempéramment personnel. Madame Salinas, femme d'un peintre novateur et vigoureux, ne manque pas dans sa première œuvre, ni de courage, ni de vigueur. Jean Grenier a recommandé son manuscrit aux éditions de la N.R.F.. Celles-ci ont chargé Albert Camus d'en faire le rapport. Gallimard n'a pas attendu longtemps pour publier.

Récit étrange ! Le livre aura des lecteurs curieux et même avides d'achever d'un seul trait leur lecture. Mais la qualité de l'œuvre appelle une révision d'ensemble que nous voudrions tenter brièvement.

Tout d'abord, le roman du dehors ; le décor. Les événements les plus importants se passent à Paris ; le roman commence à Paris et se termine à Paris. Mais, bien que la ville ne soit jamais nommée, ces événements sont préparés à Alexandrie. Préparés et même ordonnés à Alexandrie ; cette ville couchée, qui n'a pas de prétention, qui ne rappelle pas Paris. C'est là ce qui donne l'éclairage psychologique. C'est un peu l'occasion du roman ; c'est aussi sa fin, sa cause finale ; la destinée des héros, de l'héroïne s'accomplit surtout

dans le décor méditerranéen, alexandrin ; décor évidemment seigneurial ; la foule n'y est jamais présente. La mer seulement gronde au loin.

Le roman de Wilna Salinas décrit l'essentiel d'une situation humaine. Cette situation est longuement préparée, ruminée, anticipée, mise sous forme de problème et d'esquisse de solution du problème. Cela apparaît dans le premier tiers du livre, d'une manière générale et schématique. Et quand la situation se dramatise, quand le problème romantique se pose d'une manière aiguë, alors les événements sont décrits avec la lucidité d'un observateur sympathique ; décrits, commentés, expliqués autant que possible ; mais le commentaire est fait par les héros eux-mêmes ou plutôt par un seul. C'est un roman à peu près à un seul personnage, une femme qui parle d'elle-même à la première personne. Dire la vérité, c'est la préoccupation constante de ce personnage. La véracité est aussi la qualité première de l'expérience romantique de l'auteur. En un sens, tout doit être dit dans le roman ; et à la fin, le problème doit disparaître.

II. — Quel est ce problème ? Problème de roman. Problème à allure dramatique : une intrigue se noue dans un ensemble d'événements et se trouve résolue dans un dénouement. Une femme unie à son mari dans le bonheur et dans la joie de l'amour, souffre, quelque temps après le mariage, de la distance établie entre elle et son mari par la routine de tous les jours, par l'émoussement de la sensibilité. Signe critique dans une vie d'amour ; à la place de la chaleur de l'union, le dialogue s'objective ; c'est la désincarnation ; au lieu de l'entente amoureuse on disserte « des phénomènes de l'amour ». Comment réintégrer l'union première dans son caractère d'immédiateté ? Problème très dif-

ficile à résoudre : car il ne s'agit pas d'accord cherché, de formule de conduite mutuelle ; on veut ressentir la ferveur première, la renouveler. Est-ce possible ? La solution vécue du problème aura ceci d'original : on ne peut retrouver la ferveur première sauf en y renonçant pendant quelque temps ; sauf en sacrifiant non seulement l'union mais aussi la vie à deux. Pour se retrouver, sortir de soi. Et la chaleur et le sang seront empruntés à un tiers, dans l'espèce, une femme bien en chair, une femme enracinée dans l'existence sensible et concrète. Cette femme qui tombera amoureuse du mari et se l'attachera pendant quelque temps, en électrisant l'atmosphère, aura pour fonction d'aviver l'attachement mutuel des époux

III. — Il faut lire le roman pour connaître le sort dramatique de cette solution. Nous ne pouvons que rappeler deux des scènes les plus importantes, les plus significatives du roman. La première sera celle où l'héroïne apprend de son mari, pour la première fois, la consommation du projet formé tacitement, mais clairement en commun : le mari raconte simplement ses premiers rapports avec Gaby, choisie pour ramener la chaleur première. La femme demande des commentaires ; le mari s'endort. Et c'est au terme d'une nuit d'affreuse solitude que se déroule entre le mari et la femme un dialogue d'une grande beauté. La femme s'avoue à elle-même sa jalousie et l'avoue à son mari. Tout le long du drame, elle ne cesse de demander des explications sur son sentiment ; tout au long, elle ne cesse de se raconter à elle-même sa jalousie, de se la jouer vivement et activement ; elle se plaint, non de souffrir, mais de ne pas assez souffrir. C'est ce qu'on remarque dans une partie du dialogue auquel nous venons de faire allusion. (p. 124-127).

Quel est le motif de cette agitation ? Pourquoi demander à son mari des détails concrets de son rendez-vous avec Gaby ? — Le caractère du mari est à peine développé dans le roman. Il importe pourtant de remarquer qu'il devine le dénouement avant sa femme. Il la comprend pas à pas ; il la voit dans le présent et dans l'avenir. C'est son Dieu, dit-elle, mais un Dieu qui la pénètre et ne la sort pas d'elle-même. Encore une fois, le roman n'est ni à trois, ni à quatre personnages, ni même à deux ; c'est le roman d'une femme qui nous choisit confidents de son récit. Le mari est le Dieu intérieur ; ou c'est plutôt la femme élevée à une conscience parfaite d'elle-même ; ses désirs secrets, grâce au mari, sont mis à nu et approuvés.

Cette intériorité du monde dans le personnage unique du livre nous est bien montrée dans la seconde scène caractéristique du livre (p. 239-247), quand l'héroïne participe en réalité et non plus en imagination aux rapports de son mari avec Gaby. Scènes provocantes, rendues avec discrétion et surtout avec vérité. On devine bien la situation, la nature exacte de la solution dramatique et le dénouement. La sortie du couple de son cercle primitif, la sortie plutôt du personnage unique, du centre de son cercle, est une fausse sortie ; la tentative de retrouver une chaleur première, d'autant plus intense qu'elle est première, cette tentative est réussie. La femme a désiré, au fond, que le cercle fut fermé, et il l'est ; fermé mais non refermé ; car on n'est pas sorti du cercle et le désir d'en sortir est un faux désir. Un seul point dans le cercle, c'est son centre ; tout le reste est agitation de fantômes.

Le roman est achevé. Roman ? Non ! récit, devrions-nous dire. Un roman n'est pas seulement des-

cription d'une *ek-sistence*, d'une sortie de soi. Dans le récit de Wilna Salinas, dans son expérience romantique, nous avons plutôt au sens propre du mot, une *in-sistence*; la description d'une destinée qui malgré un tas d'agitations, reste à l'intérieur d'elle-même, dans une autonomie parfaite.

NAGUIB BALADI

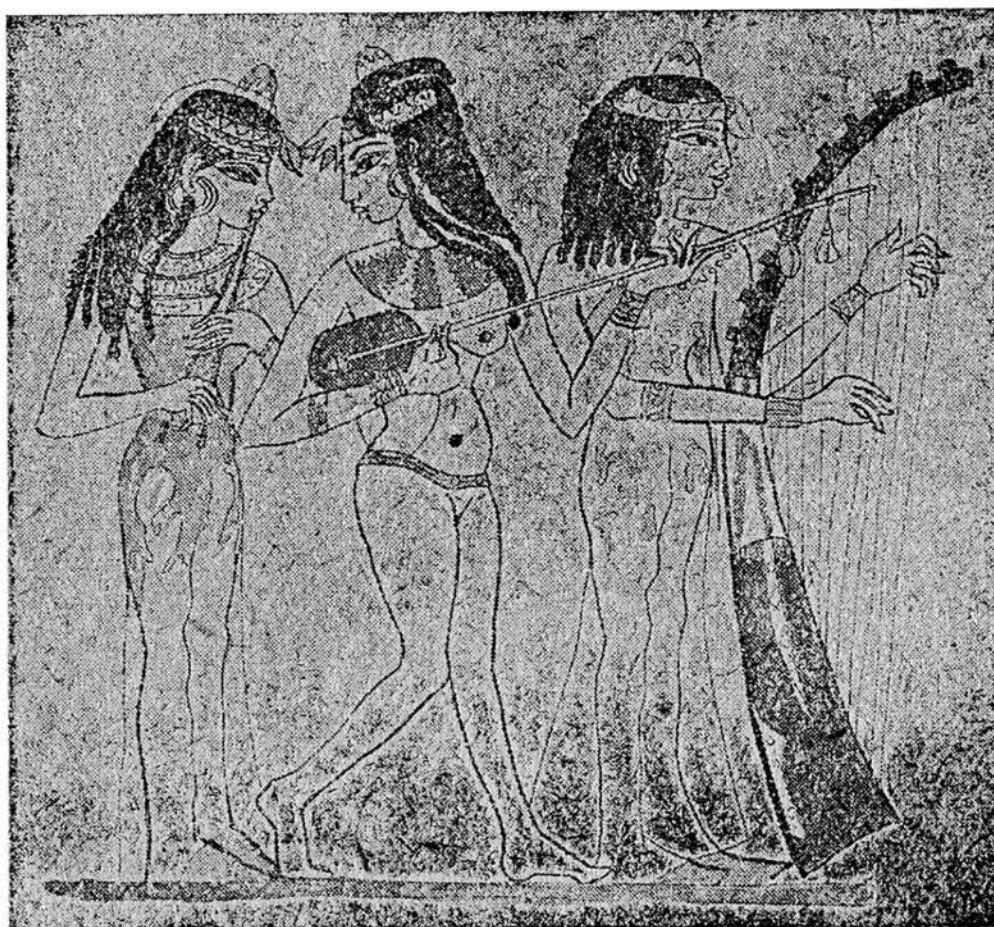


TABLE DES MATIÈRES

(Vol. XXVI)

Poèmes — Contes — Romans.

	Pages
Alexandre Adopol	<i>Le batelier du Nil</i> 129
Fouad Abou-Khater	<i>Le Sultan Baibars</i> ... 473, 277, 363
Ali Ahmed Bakathr	<i>La Tragédie d'Edipe</i> 45
Ahmed Rassem	<i>Poèmes</i> 199
Robert Sabatier	<i>Poèmes</i> 358
Jean Syte	<i>Prométhée enchainé</i> 120
	<i>Le Baiser</i> 226
Enrico Terni	<i>Négligeables Vétilles</i> 43
Mahmoud Teymour	<i>Notre ami le Parasite Littéraire</i> 4
	<i>Le Nouveau Pharaon</i> 348

Art — Histoire — Philosophie**(Essais, Etudes)**

		Pages
Julien Benda	<i>Du Rationalisme Etroit</i>	8
	<i>Du rôle de l'Educateur dans la Lutte pour la paix</i>	108
	<i>Gloire au Public</i>	345
Emile Dermenghem	<i>Le Mouloud à Alger</i>	229
François Dorian	<i>L'Ezbékieh</i>	138
Etienne Drioton	<i>Le Caire à l'Epoque Pharaoni- que</i>	341
Jean Dupertuis	<i>Georges Bernanos, romancier.</i>	267
	<i>André Gide</i>	333
Pierre Emmanuel	<i>La leçon de Chamfort</i>	36
	<i>Balzac et Nerval</i>	124
J. Ernest-Charles	<i>Jean Richepin</i>	240
Jean Edouard Goby	<i>La Société Royale de Géogra- phie d'Egypte</i>	205
Charles Lebecque	<i>Nietzche et le destin de l'Eu- rope</i>	251
Gustave Lefebvre	<i>Maspéro</i>	101
Carlo Levi	<i>La Prison et les Droits de l'ho- me</i>	300

TABLE DES MATIERES	415
--------------------	-----

	Pages
Paul Montel	<i>Laplace</i> 167
A. Papadopoulo	<i>Georges Dumanî</i> 83
René Sudre	<i>La Suspension permanente de la Vie</i> 40
	<i>Le rythme des climats</i> 133
	<i>Les Aventures de l'Electron...</i> 387
* * *	<i>La Géographie chez les Ara- bes</i> 87

CHRONIQUES

I. Bibliographie Arabe

Abdel Nabi Hassan	<i>Un Demi Siècle de Lettres Arabes</i> 309
-------------------	---

II. Ecrivains d'Egypte de Langue Française

N. Baladi	<i>La Faiblesse d'Aimer</i> 408
A. Papadopoulo	<i>Art Egyptien</i> 392

III. La Vie Littéraire à Paris

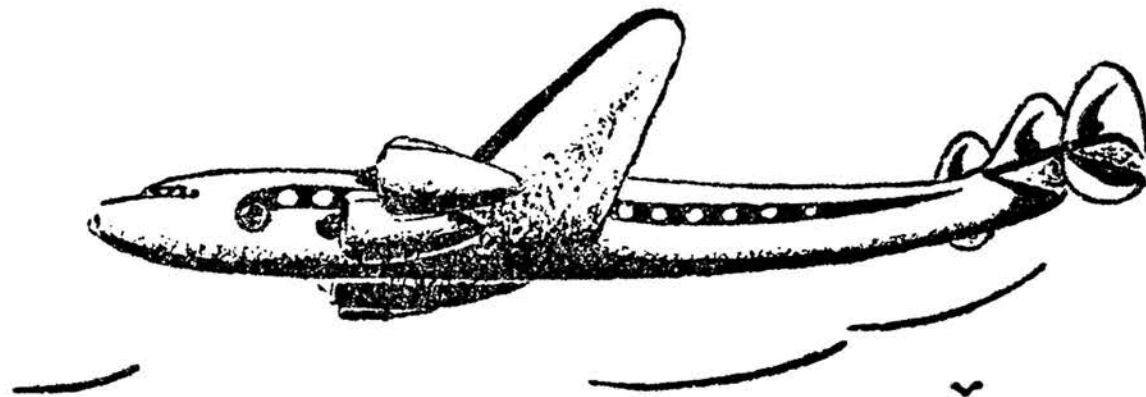
Pierre Descaves	<i>Les « Mesures » de Marcel Jou- handau</i> 67
	<i>Les quatre lauréats de 1950...</i> 145
	<i>Pierre Mac Orlan</i> 150

		Pages
Pierre Emmanuel	<i>Deux Collections de Poésie ...</i>	74
J. Ernest-Charles	<i>Autour du Naturalisme Français</i>	71
Francis de Miomandre	<i>La Femme Auteur</i>	320
A. Papadopoulo	<i>La Cathédrale d'Albi</i>	323
A. Rolland de Reneville	<i>Histoires Brisées</i>	317

IV. Les Arts — La Musique

René Dumesnil	<i>Réflexions sur le mystère musical et le rôle de la critique.</i>	79
	<i>San Martin</i>	159
	<i>Les Pèlerins d'Emmaüs</i>	163
	<i>Bilan de l'Année 1950</i>	326
A. Papadopoulo	<i>La Saison Musicale au Caire.</i>	244

Quand vos affaires vous appellent



ENTRE
HOMMES
D'AFFAIRES...



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacna Tél. 79915
Agence : Imm. Sheppard's Tél. 45670
Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941
AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris - 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE LE CAIRE

R. C. 255

R. C. 360

PORT-SAID

R. C. Canal 11

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS

Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Capital Souscrit	L.Eg. 1.000.000.-
Capital Versé	500.000.-
Réserves au 1^{er} Juillet 1949	240.000.-

**BONS DE CAISSE AU PORTEUR
SERVICE DE CAISSE D'EPARGNE
COFFRETS EN LOCATION**

**Correspondants dans les principales
Villes du Monde**

**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**

R. C. C. 39

R. C. A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex-Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9. Rue Talaat Harb Pacha

AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'EGYPTE.

CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER

TOUTE OPÉRATION DE BANQUE
LOCATION DE COFFRES FORTS
CAISSE D'EPARGNE

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*

Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre

Secrétaire de rédaction : Jean Lartigue

Correspondants

E. DERMENGHEM (Alger)

FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

Administration-Rédaction

10, COURS DU VIEUX PORT, MARSEILLE

Tél. : DR. 53-62

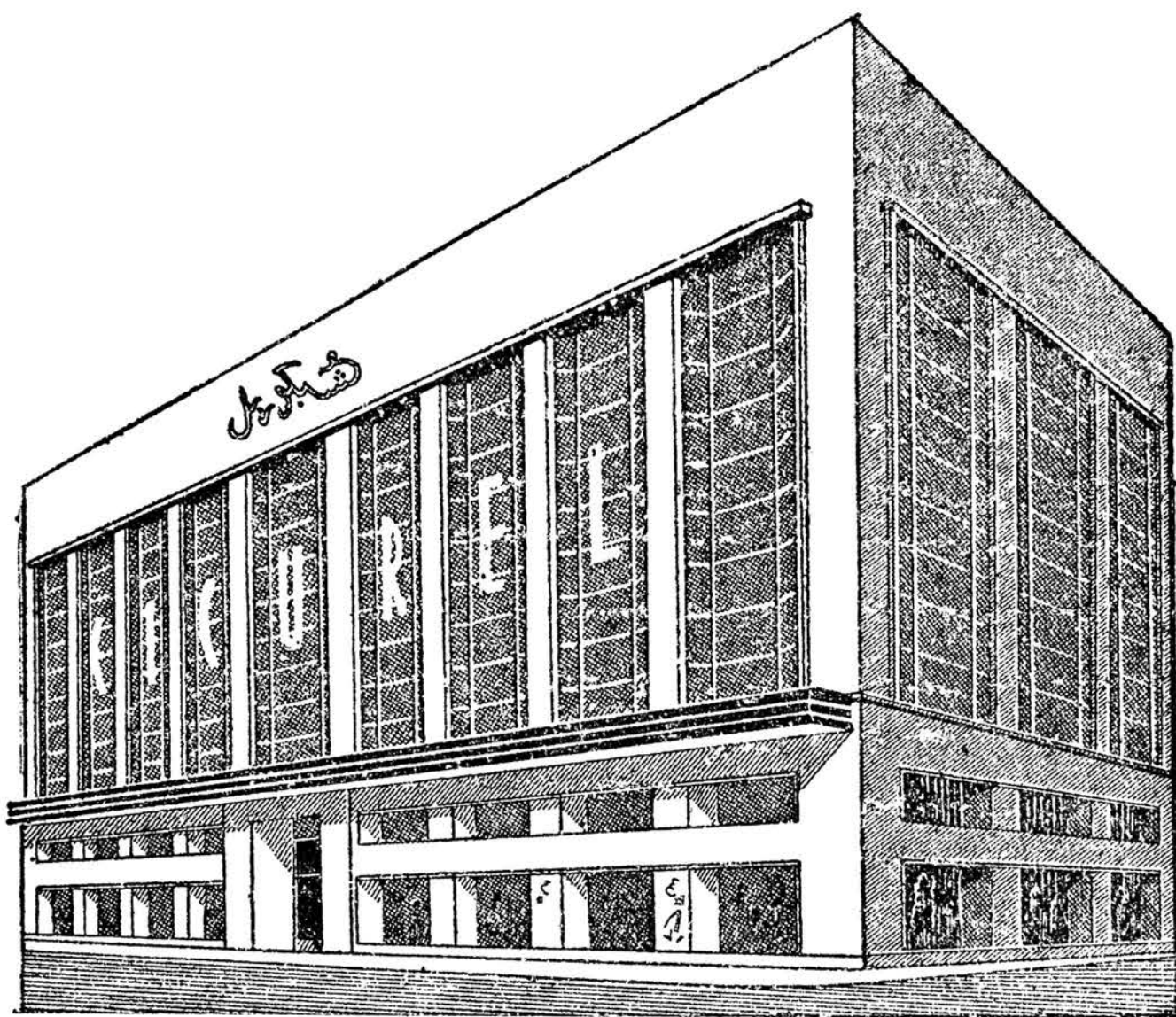
C.C.P. Marseille 137-45

LES CAHIERS DU SUD sont représentés
en Egypte par la REVUE DU CAIRE

On s'abonne sans formalités auprès de

**LA REVUE DU CAIRE, 3, Rue Nembr
LE CAIRE**

UN AN (Six Numéros) P.T. 120



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C. 26248

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUQUET

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce
Une Révolution dans la Défaite

ÉTIENNE DRIOTON

Le Théâtre Egyptien

GASTON WIET

Positions

Deux Mémoires Inédits sur l'Expédition d'Egypte

BERNARD DES ESSARDS

La Toscane et l'Unité Italienne

ALEXANDRE PAPADOPOULO

Un philosophe entre deux défaites

Capitaine BOUCHARD

Journal historique : La chute d'el-Arich
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

Le Choc (*roman*)

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

Le Livre des Jours (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

Journal d'un Substitut de Campagne (*roman*)

La Caverne des Songes (*roman*)

GEORGES DUMANI

La Paix du Soir (*roman*)

Vues sur la Guerre

Le Disque des Jours

Le Temps de Souffrir

Goha et Son Ane

MAHMOUD TEYMOUR

La fille du diable (*contes*)

CAPITAINE G...

Un Témoignage

GASTON BERTHEY

Une vie à tatons (*roman*)

LA REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Nemr, LE CAIRE - Tél. 41586

LE NUMÉRO : 18 Piastres

Abonnement pour l'Égypte: Un An..... P.T. 150

Abonnement pour l'Étranger: Un An..... P.T. 175

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France
par les Editions des **CAHIERS DU SUD**
28, Rue du Four, PARIS (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO 180.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 1600.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Editions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VI^e)
C.C.P. 101. 819 à Paris

N. B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures